



ACTE III, SCÈNE XI.

LAZARE
LE PATRE,
DRAME EN QUATRE ACTES AVEC PROLOGUE,
par M. J. Bouchardy,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE LE 7 NOVEMBRE 1840.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
COSME DE MÉDICIS, sous le nom de *l'Étranger* (55 ans)	M. SAINT-ERNEST.
RAPHAEL SALVIATI, sous le nom de *Lazare* le pâtre (25 ans)	M. MÉLINGUE.
JULIANO SALVIATI, sous le nom de *Sylvio* le moissonneur (22 ans)	M. ROBERT.
JUDAEL DE MÉDICIS, sous le nom de *Rodolpho*, le grand geôlier (30 ans)	M. ROGER.
JULIANO, porte-enseigne	M. ALBERT.
MATHÉO, le moisonneur (30 ans)	M. SAINT-HILAIRE.
GIACOMO, le tavernier	M. CHILLY.
BATTISTA, le sbire	M. ANATOLE G.
GALEOTTO	M. SALVADOR.
UN CAPITAINE DES GARDES	M. ALEXANDRE.
UN FAMILIER	M. LAMBQUIN.
LA DUCHESSE NATIVA PAZZI (20 ans)	Mme THÉODORINE.
SYLVIA	Mme DEFRANCE.

ARCHERS, GARDES FAMILIERS, PATRES ET MOISSONNEURS.

La scène se passe à deux lieues de Florence, en 1440.

PROLOGUE.

Une taverne à deux lieues de Florence, à l'extremité du village de Fiésole. Au fond, deux portes qui laissent apercevoir deux routes opposées; ces deux portes sont séparées par une portion de la muraille sur laquelle est appuyé un dressoir élevé sur trois marches. Petite porte latérale à gauche; à droite, au fond, sur un pan oblique, grande porte sculptée donnant dans une chapelle; par cette porte ouverte on aperçoit quelques vitraux ou statuettes. Cette chapelle conduit dehors.

SCÈNE PREMIÈRE.

SYLVIO, MATHÉO, PATRES *et* MOISSONNEURS.

Au lever du rideau, la taverne est garnie de quelques moissonneurs et pâtres; les uns dorment à terre ou sur des bancs; d'autres, assis à une table au fond, jouent aux dés. Sur le premier plan, à gauche, Sylvio le moissonneur est assis sur un escabeau près d'une table; Mathéo, autre moissonneur, est debout près de lui; ils causent entre eux. Personne n'écoute leur conversation.

SYLVIO.

Et tu me disais, Mathéo, que cette nuit tu as veillé près de nos enfans?

MATHÉO.

Oui, le bruit de l'orage avait interrompu leur

NOTA. La gauche et la droite sont toujours celles de l'acteur. Dans le prologue, les portes du fond désignées à droite ou à gauche seront à la droite ou à la gauche du dressoir appuyé sur la muraille qui les sépare.

sommeil .. mais, quand est revenu le beau temps avec le jour, ils se sont endormis tous deux aussi calmes que deux petits anges.

SYLVIO.

Merci, mon bon Mathéo, pour les soins que tu donnes à mon petit Juliano... merci pour ta discrétion sublime.

MATHÉO.

Mes soins pour ton enfant, je te les dois, Sylvio, et ma discrétion n'est pas même une vertu.

SYLVIO.

Si, Mathéo, c'est une vertu que cette discrétion de l'homme qui consent à faire vivre un enfant, sans avoir jamais fait une question au père silencieux... Tu m'as vu tantôt voyageur fatigué, tantôt lieutenant ou capitaine, puis, il y a deux jours enfin, venir te demander un vêtement de moissonneur; sans crainte et sans hésitation tu me l'as donné, Mathéo, et sans même te demander...

MATHÉO, *l'interrompant.*

Un jour, Sylvio, un jour que ma fille, âgée de six mois, était endormie dans une barque qui, détachée du bord de l'Arno, allait se briser sous les roues d'un moulin, toi, passant, tu descendis rapidement de cheval, te précipitas dans l'eau, sans te demander si le père de l'enfant était soldat, capitaine ou voyageur, et sans crainte et sans hésitation tu sauvas ma fille.

SYLVIO.

J'avais aussi un petit enfant endormi sur le cheval qui m'attendit au bord, je ne pouvais en laisser périr un autre, et quand je te vis venir à moi reconnaissant et pleurant, je t'offris de prendre soin de mon fils que j'allais porter au chapelain du prieuré.

MATHÉO.

Dieu a bien fait de nous réunir, Sylvio!

SYLVIO.

Oui, la Providence est généreuse quand elle permet que deux bonnes âmes se rencontrent... Ta main, mon bon Mathéo!

MATHÉO, *lui donnant la main.*

Au revoir, Sylvio; nous nous retrouverons aux champs.

SYLVIO.

Oui, bientôt...

Ils montent la scène en causant.

SYLVIO, *voyant du monde sur la route.*

Quels sont ces hommes qui viennent?

MATHÉO.

C'est Giacomo le tavernier, accompagné de Lazare le pâtre, et d'un soldat.

SYLVIO, *à part.*

Lazare!

MATHÉO, *sortant.*

A bientôt!

Il sort. Sylvio va se rasseoir. Giacomo, Lazare le pâtre, Battista le sbire entrent par la porte à la gauche du dressoir.

SCÈNE II.

SYLVIO, LAZARE, BATTISTA, GIACOMO, PATRES *et* MOISSONNEURS.

GIACOMO, *entrant.*

Bonjour, les enfans!

QUELQUES MOISSONNEURS.

Bonjour, Giacomo!

GIACOMO, *à Battista.*

Battista, voici ma taverne, et comme tu le vois, on la fréquente à l'heure de la sieste... ma taverne que l'on appelle celle de la Sainte-Marie.

BATTISTA.

De la Sainte-Marie!

GIACOMO, *désignant la chapelle.*

Oui, à cause de la chapelle qui l'avoisine.

BATTISTA, *regardant la chapelle.*

Une chapelle si près d'un cabaret!

GIACOMO.

Oui, celui qui a fait élever cette chapelle avait fait de ceci seulement un abri pour les moissonneurs, mais ses héritiers en ont fait une taverne afin d'en tirer profit. (*Allant prendre du vin sur un dressoir et mettant trois verres sur la table, qui est sur le premier plan à gauche.*) Allons! asseyons-nous, mon ancien, et trinquons... il y a long-temps que cela ne nous est arrivé. (*A Lazare, qui est resté au fond.*) Allons, Lazare, voici ton verre.

LAZARE.

Merci!

GIACOMO.

Tu ne veux pas boire?

LAZARE.

Pas à cette heure.

GIACOMO.

A ton gré... je suis cependant fâché de ne pas te voir trinquer avec nous... car, vois-tu, Battista, Lazare est un de ces hommes qu'on n'oublie pas... La nuit passée, j'avais bu un peu plus que ma part, je m'étais laissé choir en chemin, et m'étais endormi au bord d'un précipice où je serais tombé sans doute à mon réveil, sans Lazare qui me réveilla en me traînant loin du gouffre, et, plein d'épouvante et de reconnaissance, je dis à Lazare ce qu'ici je lui répète : « Je suis Giacomo le Vénitien, Giacomo le tavernier... et toujours et à toute heure tu trouveras dans ma taverne un toit pour t'abriter, du vin pour te désaltérer, et la chapelle de la Maria-Santa pour y faire ta prière. »

LAZARE.

Merci, Giacomo; je te rappellerai peut-être un jour ta parole.

GIACOMO.

Quand tu voudras, Lazare... et maintenant, Battista, à nous deux, mon vieux compagnon.

Ils s'asseoient à table sur le premier plan. Lazare va machinalement regarder les moissonneurs qui jouent aux dés.

Nota. Près de la table, au premier plan à gauche, il y a quelques planches sur lesquelles sont rangés des pots et des verres; c'est là que Giacomo prend le vin qu'il sert à Battista et plus tard à Rodolpho; le vin donné à Rodolpho doit être dans un contenant en verre blanc.

BATTISTA, *trinquant.*

A ta santé, Giacomo!

GIACOMO.

A la tienne; et dis-moi? que se passe-t-il à Florence? A-t-on arrêté de nouveau le Médicis?

BATTISTA.

Non, mais on le cherche activement, lui et les siens.

GIACOMO.

On trouvera facilement sa trace en interrogeant ceux qui s'étaient révoltés pour Cosme de Médicis, ou plutôt ceux qui lui avaient vendu leurs épées.

LAZARE, *élevant la voix.*

Les révoltés ne s'étaient pas vendus aux Médicis.

GIACOMO.

On le dit, n'est-ce pas?...

BATTISTA, *se levant.*

Ce pâtre a raison; les révoltés ne s'étaient pas vendus, et le manifeste qu'a publié Antonio de Médicis, le frère de Cosme, a raconté leur histoire que tout le monde sait à Florence.

GIACOMO, *se levant.*

La sais-tu, Battista?

BATTISTA.

Mal.

LAZARE, *s'avançant.*

Je la sais, et si vous le voulez, moi, je vais vous la dire.

GIACOMO.

Bien volontiers... nous t'écoutons.

Les joueurs cessent le jeu, les moissonneurs se rapprochent. Tout le monde écoute.

LAZARE.

Il y a quinze ans, dit l'écrit prohibé d'Antonio, Cosme de Médicis, déjà propriétaire de nombreux pâturages, arriva chez Salviati, un de ses laboureurs, qui venait de mourir... près du pauvre père inanimé il trouva cinq malheureux enfans, cinq frères, dont l'aîné n'avait pas atteint sa dixième année. Cosme fit alors donner la sépulture au père, puis il attacha sur un âne les deux derniers des enfans, en donna la conduite à l'aîné, prit les deux cadets par la main et partit avec les orphelins en pleurs. Après trois heures de marche, ils arrivèrent à une maison qu'on appelait l'Asile de la patrie; Cosme y fit entrer les enfans en disant: Voilà cinq orphelins, cinq frères; le travail a tué leur père, ils sont sans asile et sans pain; enseignez-leur le métier des armes. On lui demanda cinq cents sequins pour leur éducation militaire. Cosme les donna, embrassa les orphelins, et les quitta après leur avoir dit: « Pauvres enfans, bon courage et bonne espérance. » En quinze ans les fils du laboureur devinrent des hommes, et tous cinq étaient officiers dans les régimens qui défendent la Toscane, lorsque Cosme de Médicis fut arrêté à Florence, comme accapareur, par la noblesse qui redoutait sa puissance à venir. Et alors les nobles, qui avaient résolu sa mort, et craignaient un jugement public qui prouverait son innocence, tinrent dans le palais Pazzi un conseil secret qui décida que Cosme de Médicis serait amené de nuit au palais seigneurial, dans lequel il serait en un jour et secrètement jugé, condamné et exécuté. Mais un des cinq frères Salviati surprit, on ne sait comment, la délibération de ce conseil; il l'écrivit à ses quatre frères, et la nuit suivante les cinq jeunes hommes traversaient silencieusement la ville, lorsqu'en arrivant au détour du pont des Orfèvres ils virent de loin des torches allumées, des cavaliers venant au pas, et la voiture qui conduisait Cosme au palais seigneurial, escortée de trente archers. Et tous cinq, sans se parler, se comprirent et sans bruit se reculèrent dans l'ombre, et tous les cinq ils s'embrassèrent et tirèrent leurs épées... quand ce triste cortége passa près d'eux, à un signal que donna leur aîné, ils se ruèrent comme un seul homme, sur les soldats épouvantés. Alors, il se fit un effroyable carnage!... les torches s'éteignirent, et au milieu de la confusion, ils parvinrent à protéger l'évasion de Cosme de Médicis. Le lendemain on trouva, parmi les cadavres, les trois plus jeunes des frères Salviati, morts sous les pieds des chevaux... mais les orphelins ont sauvé celui qui leur avait servi de père.

GIACOMO.

Que sont devenus les deux aînés?

LAZARE.

On n'a pu trouver d'eux ni l'ombre ni la trace, et l'écrit d'Antonio dit aussi qu'ils sont déjà sortis de la Toscane.

GIACOMO.

Les Salviati se sont conduits en braves.

BATTISTA.

Aussi le peuple, qui les plaint, les admire à Florence.

GIACOMO.

Les familles des Médicis sont-elles nombreuses pour les défendre?

BATTISTA.

Non, aucun d'eux n'a de femme ni d'enfant.

GIACOMO.

Mais, n'était-il pas question autrefois d'un de leurs cousins?

LAZARE.

Oui, de Judaël, qui avait toute leur confiance, et qu'ils ont chassé pour vol.

GIACOMO.

Judaël! et qu'est donc devenu ce Judas?

LAZARE.

On le dit mort.

Il va causer avec les moissonneurs qui remontent la scène.

GIACOMO, *à Battista, confidentiellement.*

Cette révolte des Médicis a dû te profiter, Battista?

BATTISTA, *confidentiellement.*

Pas encore, mais je suis aujourd'hui chargé d'une mission curieuse et pour l'exécution de laquelle, Giacomo, j'ai besoin que tu me donnes des renseignemens.

GIACOMO.

A ton service!

BATTISTA.

Ce matin, le duc Pazzi m'a fait appeler, et m'a dit : Cours à Fiesole, Battista ; découvres-y l'habitation d'un laboureur appelé Mathéo ; entre furtivement chez lui, tu y trouveras un jeune enfant, un garçon, que tu enlèveras secrètement, et quand tu m'apporteras cet enfant, tu recevras bonne récompense.

GIACOMO.

Diable !

BATTISTA.

Tu connais ce Mathéo ?

GIACOMO.

Parfaitement.

BATTISTA.

Où est sa maison?

BATTISTA.

A l'autre bout du village.

BATTISTA.

Tu m'en indiqueras le chemin.

GIACOMO.

Je te mettrai sur la route.

BATTISTA.

Bientôt, n'est-ce pas ?

GIACOMO.

De suite, si tu le veux.

BATTISTA.

Volontiers.

GIACOMO, *aux moissonneurs.*

Eh bien! enfans, il paraît que les affaires de Florence vous font causer aujourd'hui, et vous oubliez que l'heure de la sieste est passée depuis long-temps?... Allons, vite à l'ouvrage ! (*Les moissonneurs prennent leurs outils et se mettent en route. A Battista.*) Viens, Battista !

BATTISTA.

Je te suis.

Ils sortent avec les moissonneurs et les pâtres.

SCÈNE III.

LAZARE, SYLVIO.

LAZARE, *tendant la main à Sylvio.*

Tu le vois, frère, on nous rend au moins justice.

SYLVIO, *lui prenant la main.*

Oui, frère ; et Cosme de Médicis, qu'hier nous avons vainement attendu dans la ferme voisine, y viendra peut-être avant la fin du jour.

LAZARE.

S'il n'y vient pas, Juliano, demain il nous faudra partir, toi caché sous ces habits de moissonneur, et moi, sous ceux que m'a donnés le pâtre Lazare.

SYLVIO, *tristement.*

Partir!... Pardonne-moi, frère, si je pense à mon enfant, à Nativa sa mère.

LAZARE.

Songe bien, frère, que sa mère est la fille du duc Vital Pazzi, notre plus puissant ennemi, et que vouloir s'approcher d'elle serait presque oublier qu'une imprudence pourrait la perdre aussi.

SYLVIO.

Tu as raison ; nous devons nous éloigner de Florence, où nos jeunes frères sont morts en rebelles.

LAZARE.

Non, frère, ils sont morts en héros.

SYLVIO, *s'appuyant douloureusement sur Lazare.*

Et nous n'avons pas même pu les ensevelir.

Il reste un instant silencieux dans cette attitude.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, NATIVA, *pâle, égarée, et portant un petit enfant enveloppé dans les plis d'une mante de velours, entre avec inquiétude dans la taverne.*

NATIVA.

Oui, ce doit bien être ici la taverne de la Sainte-Marie ! (*Apercevant les moissonneurs.*) Du monde ! Il faut que sans retard je demande à ces hommes s'ils peuvent m'indiquer Sylvio le moissonneur.

LAZARE, *la remarquant.*

Quelle est cette femme ?

SYLVIO, *la regardant.*

Nativa !

NATIVA.

Juliano ! c'est lui !

SYLVIO.

Toi ici ! et notre enfant dans tes bras !

NATIVA.

Je viens de l'arracher de son berceau.

SYLVIO.

Mais pourquoi ?

NATIVA.

Silence, Juliano ! (*désignant Lazare*) cet homme nous écoute !

SYLVIO.

C'est mon frère Raphaël !

LAZARE, *à Nativa.*

Femme ou fiancée de mon frère, soyez bénie, ma sœur... Et maintenant, quels sont les dangers, dites ?

NATIVA.

Des soldats ont la mission du grand conseil de découvrir notre enfant dans ce village.

LAZARE.

Il faut qu'il en disparaisse à l'instant.

NATIVA.

Oui, sans retard, car on le cherche déjà, et de sa vie dépend la nôtre à tous.

LAZARE.

Confiez-le-moi, ma sœur, et je vais l'emporter, moi... Viens, pauvre enfant, viens sous l'habit de pâtre.

Il prend l'enfant et monte la scène avec lui.

SYLVIO.

Où iras-tu, Raphaël ?

LAZARE, *s'arrêtant.*

Au monastère, à trois lieues d'ici... puis j'attendrai que tu viennes ou que tu envoies à mon

aide .. Que Dieu vous donne la prudence et vous conseille tous deux... Les soldats chercheront en vain votre enfant ; moi, je pars, et j'attendrai là-bas.

NATIVA.

Que Dieu vous conduise, mon frère !

LAZARE.

Dieu me conduira, ma sœur !

Il s'échappe avec l'enfant par la porte du fond à gauche.

SCÈNE V.

JULIANO, NATIVA.

JULIANO.

Il est sauvé, Nativa. Et maintenant, dis-moi, dis-moi ce que tu sais.

NATIVA.

Écoute : Tu te souviens de ce corridor dans lequel tu te cachas pour entendre la délibération de ce conseil secret qui condamna Médicis ?

SYLVIO.

Oui.

NATIVA.

Ce matin, on tint encore conseil dans le palais de mon père, et pleine d'inquiétude pour toi, je pris ta place, et j'écoutai : j'appris que l'on avait fouillé partout dans la maison que tu habitais à Florence.

SYLVIO, *vivement.*

Toutes les preuves de notre amour, je les ai détruites.

NATIVA, *vivement.*

On ne sait pas notre amour... mais on a trouvé une lettre que t'écrivait de ce village Mathéo le laboureur, qui te parlait de ton enfant.

SYLVIO.

Et alors ?

NATIVA.

Comme l'on craint que les Salviati, que le peuple divinise aujourd'hui, ne l'excitent à la révolte, on a conçu le projet de s'emparer de ton enfant, afin de pouvoir menacer de le faire mourir si tu ne te remettais avant peu à la discrétion du conseil ; puis aussitôt, on fit venir Battista le sbire, que l'on chargea d'aller voler notre enfant ; mais quand partit le sbire, je partis aussi, moi... j'arrivai, cherchant et questionnant... je trouvai la maison... je heurtai à la porte qu'on ne m'ouvrait pas... Une fenêtre basse et mal fermée céda ! je vis dans une chambre le berceau de mon fils... Alors, je ne sais, je devins folle... je sais seulement qu'après avoir long-temps cherché, j'arrivai jusqu'à cette taverne, où j'espérais te rencontrer, et le ciel me conduisit, Juliano, puisqu'à l'heure où la force m'abandonnait, j'ai pu vous trouver et vous dire : Sauvez, sauvez le pauvre enfant !

JULIANO, *la tenant dans ses bras.*

Oh ! Nativa... ton amour et ton dévouement font oublier toutes les tortures... Mais es-tu sûre que l'on ne t'a pas suivie ?

NATIVA.

J'en suis sûre... mais il ne faut pas qu'on me voie dans ce village... ce sbire Battista me connaît.

SYLVIO.

J'entends du monde... (*Il regarde sur la route.*) C'est le sbire... viens, Nativa...

NATIVA.

Comment éviter qu'il me voie sur le chemin ?

SYLVIO.

Par cette chapelle... hâtons-nous...

NATIVA.

Viens, Juliano !

Ils sortent par la chapelle.

SCÈNE VI.

GIACOMO, BATTISTA, *entrant tous les deux par le fond.*

BATTISTA.

Oui, Giacomo, je me suis introduit dans la maison par une fenêtre basse qui semblait avoir été laissée ouverte tout exprès ; j'y ai trouvé une fille endormie, et dans la même chambre un second berceau vide.

GIACOMO.

Sans doute Mathéo a emporté l'enfant aux champs avec lui ; que n'y vas-tu voir ?

BATTISTA.

J'aime mieux attendre que le soir ramène paisiblement les moissonneurs au logis, et, je l'espère, la nuit me sera propice.

GIACOMO.

Et que vas-tu faire de ta journée ?

BATTISTA.

Ce que tu voudras.

GIACOMO.

Jouons aux dés, veux-tu ?

BATTISTA.

Volontiers...

Ils vont s'asseoir pour jouer sur une table au fond à gauche. Rodolpho entre par la porte à droite au fond.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, RODOLPHO *masqué.*

RODOLPHO, *s'arrêtant et regardant.*

Oui, c'est bien ici, et l'un de ces deux hommes est sans doute ce Giacomo le Vénitien dont j'ai appris l'histoire... (*Allant à la table sur le premier plan à gauche,*.) Je n'ai pas un instant à perdre. (*Frappant sur la table.*) Holà, tavernier, vite du vin, du meilleur, du Syracuse, si tu en as...

GIACOMO, *quittant le jeu.*

J'en ai, maître...

RODOLPHO.

Et deux verres sur cette table.

GIACOMO, *lui donnant du vin.*

Vous attendez quelqu'un, maître ?

RODOLPHO.

Non, ce second verre est pour toi ; j'ai besoin de te parler confidentiellement.

GIACOMO, *à Battista.*

Tu permets, Battista ?

BATTISTA.

A ton aise !

Il se lève et se promène dans la taverne.

GIACOMO, *s'asseyant.*

Que voulez-vous, maître ?

RODOLPHO.

Tu le devineras facilement quand je t'aurai dit que je sais que ta fatale passion pour le vin t'a fait perdre la confiance des patriciens et chasser de Venise, où tu exerçais la double profession d'espion et de bravo.

GIACOMO, *surpris.*

Vous savez cela ?

RODOLPHO.

Oui. A ta santé...

GIACOMO, *trinquant.*

A la vôtre !...

RODOLPHO.

Je sais aussi que tu es venu ici prendre, avec le peu d'or que tu avais, cette taverne proche de la forêt, dans l'espérance qu'il t'y viendrait quelque mari jaloux, quelque impatient héritier, t'offrir l'occasion de reprendre en Toscane ton métier de Venise.

GIACOMO.

Où voulez-vous en venir, mon maître ?

RODOLPHO.

A te dire qu'un homme me gêne et que j'ai cent sequins d'or.

GIACOMO.

Parlez-vous argent comptant ?

RODOLPHO.

Non, mais moitié de la somme d'avance, et cette première moitié la voici !...

GIACOMO.

On peut s'entendre.

Un homme d'une cinquantaine d'années, simplement vêtu, entre vivement et s'assied de l'autre côté près de la table au premier plan à droite.

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, COSME.

COSME.

Tavernier ! quelqu'un...

GIACOMO, *sans se déranger.*

Voici, maître ! Au diable l'importun ! (*A Battista.*) Battista, veux-tu répondre à cet étranger ? je suis en grande affaire.

BATTISTA.

Volontiers.

Il va vers Cosme. Rodolpho et Giacomo causent bas avec mystère.

COSME, *à Battista, qui s'est approche de lui.*

Peux-tu, camarade, me trouver un homme qui porterait promptement un message ?

BATTISTA.

Est-ce loin ?

COSME.

Non, à une demi-lieue.

BATTISTA.

Paiera-t-on généreusement ?

COSME.

Un sequin.

BATTISTA.

Diable ! je suis prêt à vous servir, maître ; je n'ai rien à faire jusqu'au soir.

COSME, *regardant son costume.*

Toi !... tu es un sbire ?... et ton service ?...

BATTISTA.

Je me repose aujourd'hui, maître... et comme je ne gagne qu'un sequin par huitaine, je veux saisir l'occasion d'en gagner autant en une heure.

COSME.

C'est bien ! attends.

Il écrit.

RODOLPHO, *à Giacomo en se levant.*

Et tu m'as bien compris ?

GIACOMO.

Parfaitement. Au premier sentier de la forêt, un homme de quarante ans, affublé d'un manteau brun.

RODOLPHO.

Les deux paroles que tu dois prononcer ?

GIACOMO.

Florence et Venise.

RODOLPHO.

A ces deux mots il s'arrêtera pour t'écouter.

GIACOMO.

C'est bien.

RODOLPHO.

Tu es sûr que depuis un an que tu ne t'en es servi, ton stylet ne s'est pas rouillé ?

GIACOMO.

Avant une heure vous en aurez la preuve. (*Arrêtant Rodolpho, qui monte la scène.*) Encore un mot !

RODOLPHO.

Que veux-tu ?

GIACOMO.

Pour le reste de la somme où vous trouverai-je ?

RODOLPHO.

Ici.

GIACOMO.

C'est bien ! dans une heure.

RODOLPHO.

Dans une heure. (*A part.*) Et maintenant, Cosme de Médicis doit être dans ce village, il faut que je l'y trouve.

Il sort. Giacomo reste pensif au fond.

COSME, *à Battista, après lui avoir fait signe d'approcher.*

Tiens ! prends ce billet, va jusqu'au premier sentier de la forêt ; là tu verras passer un homme de quarante ans, couvert d'un manteau brun ; tu lui diras ces deux paroles : Florence et Venise ! il s'arrêtera pour t'écouter, tu lui remettras ce billet, et tu recevras de lui le sequin promis.

BATTISTA.

Bien, maître !

COSME, *se levant.*

Et sans retard.

BATTISTA.

Je pars.

COSME, *désignant une route.*

Ce chemin conduit à la ferme?

BATTISTA, *désignant la chapelle.*

Oui, maître! mais en traversant la chapelle vous y serez plus tôt.

COSME.

Merci!

Il sort par la chapelle.

BATTISTA, *à Giacomo.*

Nous ne jouerons pas aux dés, Giacomo; je suis chargé d'une commission.

GIACOMO.

Et moi aussi, je vais partir.

BATTISTA.

Tu sors?

GIACOMO.

Oui.

BATTISTA.

Quel chemin prends-tu?

GIACOMO.

Celui de la forêt.

BATTISTA.

Et moi aussi.

GIACOMO.

Tant mieux! nous ferons route ensemble.

Ils mettent chacun leur chapeau et se mettent en route.

BATTISTA, *près de la porte.*

Je ne t'accompagnerai que jusqu'au premier sentier.

GIACOMO.

C'est là que je dois m'arrêter.

BATTISTA.

Et moi aussi; je dois y rencontrer un homme vêtu d'un manteau brun auquel...

GIACOMO *l'interrompant.*

Et moi aussi...

BATTISTA.

C'est sans doute le même?

GIACOMO.

Dois-tu le reconnaître à d'autres signes encore, Battista?

BATTISTA.

Oui, à son âge, et à deux mots que je dois prononcer.

GIACOMO.

Florence et Venise, n'est-ce pas?

BATTISTA.

Précisément.

GIACOMO.

Et pourquoi t'envoie-t-on près de cet homme?

BATTISTA.

Pour lui remettre cette lettre... Et toi?

GIACOMO.

Pour le tuer.

BATTISTA, *étonné.*

Le tuer!

GIACOMO.

Quelle singulière aventure!... Battista, il est inutile de porter ce message à cet homme qui va mourir... et en lisant cette lettre, nous découvrirons peut-être quelque important secret qui pourrait nous servir.

BATTISTA.

En effet, voyons!... Tu sais lire, toi?

GIACOMO,

Donne. (*Il décachette la lettre et lit.*) « Je ne » connais pas l'homme qui te donnera cette let- » tre... je suis forcé d'être imprudent, mais j'es- » père en Dieu... Frère, change de route, il faut » renoncer à nos projets... la noblesse met à cette » heure nos têtes à prix; reprends le chemin de » Florence, la révolte seule pourra cette nuit nous » garantir de la mort... Je vais à la ferme pour » trouver la trace des deux frères Salviati. Tu sais » notre rendez-vous à Florence... Espoir et promp- » titude! » Mais ce sont les deux Médicis!

BATTISTA.

En effet, nous pouvons les livrer.

GIACOMO.

Non, pas les livrer, Battista!... le conseil, qui a peur, paiera plus cher leur mort que leur dénonciation.

BATTISTA.

Tu as raison!

GIACOMO.

Ah! maître, tu veux me faire agir et profiter du résultat de la besogne; mais nous devons nous revoir, et tu me paieras, je te le jure, plus de cent sequins la vie d'un Médicis!

BATTISTA.

La ferme dans laquelle Médicis doit se cacher est sans doute celle dont il m'a demandé le chemin... Moi je vais y courir à l'instant, et m'y faire accompagner par les archers de ce village.

GIACOMO.

Oui, tu as raison, Battista, car peut-être le Médicis n'est pas seul... il faut attaquer sans retard.

BATTISTA.

A chacun de nous un Médicis, Giacomo... Vive Dieu! l'on ne trouve pas tous les jours pareille chance de fortune.

GIACOMO.

Et il faut se hâter pour la saisir.

BATTISTA.

Cours à la forêt, Giacomo!

GIACOMO.

Cours vite chercher les soldats, puis conduis-les à la ferme, Battista.

BATTISTA.

Le jour baisse, hâtons-nous!

GIACOMO, *sortant.*

Bonne chance!

Il sort par la petite porte latérale à gauche.

BATTISTA.

Bonne chance!... Et maintenant, vite, appelons les archers à notre aide!

Il va pour sortir par le fond à droite et rencontre Sylvio.

SCÈNE IX.

BATTISTA, SYLVIO.

SYLVIO, *entrant vivement par la porte du fond à droite.*

Pardon, maître; vous n'avez pas vu Mathéo le laboureur?

BATTISTA, *impatienté.*

Je ne l'ai pas vu.

Il sort.

SYLVIO, *seul.*

Il n'est pas aux champs!... Et Médicis impatient qui m'attend à la ferme... Pourtant il faut que je voie Mathéo sans retard!

SCÈNE X.

SYLVIO, MATHÉO.

MATHÉO, *entrant avec épouvante.*

Sylvio!... Je te cherchais.

SYLVIO, *vivement.*

Mathéo!... Ne tremble pas, je sais où est mon fils.

MATHÉO, *tombant assis.*

Oh! merci, mon Dieu!

SYLVIO.

Oui, on devait te l'arracher aujourd'hui.

MATHÉO, *se levant.*

Et tu l'as enlevé?

SYLVIO.

Non pas moi, mais sa mère.

MATHÉO.

Sa mère!

SYLVIO.

Oui, sa sainte mère, que je viens de remettre sur la route de Florence... Écoute-moi, Mathéo: te souviens-tu que tu m'as dit que, s'il le fallait un jour, tu n'hésiterais pas à quitter la Toscane pour sauver mon petit Juliano?

MATHÉO.

Je t'ai dit, Sylvio, que je pourrais, moi, laboureur, vivre partout où il y a des prés, des champs, des moissons...

SYLVIO.

Écoute bien, Mathéo; prends cette escarcelle, elle contient assez d'or pour te faire au besoin vivre plusieurs mois; mets ta fille sur tes bras, cours vite au monastère; tu y trouveras mon fils, que te remettra Lazare le pâtre.

MATHÉO.

Lazare!

SYLVIO.

Oui; prends alors, sans te retourner en arrière, le chemin de Naples, et tu auras sauvé peut-être et le père et l'enfant.

MATHÉO.

Je pars, Sylvio.

SYLVIO.

Bientôt je te rejoindrai à Naples, et alors tu sauras qui je suis, et qui est la mère de Juliano... Nous nous reverrons, Mathéo!

MATHÉO.

Que Dieu te veille! Adieu!

SYLVIO.

Un mot encore!

MATHÉO, *revenant.*

Que veux-tu?

SYLVIO.

Écoute, Mathéo; je puis être long-temps avant de pouvoir te joindre, et je dois te dire que la mère de mon fils est femme de haute noblesse; je l'ai connue à Rome, où je suis resté deux ans; une bonne et digne nourrice a caché nos amours, puis elle est morte en emportant notre secret... alors, j'ai ramené notre enfant en Toscane; tu l'as recueilli, Mathéo; or, si jamais le mystère de sa naissance était découvert... une famille bien riche et bien puissante s'efforcerait de t'arracher mon pauvre enfant, et cela pour le faire mourir... Garantis-le de la haine des nobles, qui, pour te le ravir, emploieront tout, même la fausse mère éplorée qui viendra te mendier un baiser de l'enfant.. Tiens, Mathéo, voici une chaîne d'or et de pierreries que j'ai gagnée dans un tournoi; elle est unique au monde... je la sépare en deux; prends cette moitié, et ne laisse approcher mon petit Juliano que par la femme qui te donnera l'autre... cette femme sera sa mère.

MATHÉO, *prenant la chaîne.*

Je le jure, Sylvio!

SYLVIO.

Et maintenant, je cours à la ferme où mon père m'attend.

MATHÉO.

Ton père!...

SYLVIO.

Oui, Mathéo, tu le diras à Lazare, afin qu'il revienne au plus tôt... Adieu, Mathéo; embrassons-nous.

Ils s'embrassent.

MATHÉO.

Dieu nous réunira, Sylvio!

SYLVIO.

Que Dieu nous réunisse, Mathéo! Adieu!

Il s'échappe par la chapelle.

SCÈNE XI.

MATHÉO, *seul.*

Quel mystère! cette femme, l'enlèvement de cet enfant, l'anxiété peinte sur tous les traits de Sylvio... Oh! Seigneur, vous le savez, ce n'est pas la curiosité qui me fait songer, mais l'inquiétude! Oui, Sylvio, j'ai deviné que tu es le malheureux amant d'une femme de ces familles nobles et fières, qui pour cacher le déshonneur de leur fille tueraient sans pitié l'enfant et l'époux... Mais non, ils n'atteindront pas ton enfant; non, car je vais fuir avec lui... Mais pourquoi suis-je encore ici?... Oh! mon Dieu, c'est que je ne sais quel affreux pressentiment m'accable... c'est que

je tremble et sens le besoin de prier avant le départ. (*Cris au dehors.*) Quels sont ces cris?... (*Regardant au fond.*) Des archers!... Encore de sinistres présages... Allons, Mathéo, Lazare t'attend au monastère... va chercher ta fille... tu as toujours été bon chrétien, Dieu ne t'abandonnera pas.

Il sort par le fond. On entend les cris en dehors : *Médicis ! Médicis!* Cosme en désordre entre rapidement par la chapelle ; il tient une épée brisée et cherche à se cacher en se collant sur la muraille. Bruit au dehors , puis un silence.

SCÈNE XII.

COSME, *seul.*

On ne me poursuit plus!... j'échappe encore, et sauvé encore par un Salviati... (*Bruit au dehors.*) Mais il combat seul maintenant! Oh! mon Dieu, mon bras désarmé serait impuissant pour le défendre... Oh! sauvez-le, Seigneur, sauvez-le! Mais le bruit a cessé!...

SYLVIO, *dans la coulisse, et d'une voix mourante.*

Raphaël! Raphaël! (*Il paraît, chancelant et sanglant.*) Frère! frère!... tu n'es pas de retour?

Son épée s'échappe de ses mains.

SCÈNE XIII.

COSME, SYLVIO.

COSME, *courant à lui.*

Juliano!

Il le soutient.

JULIANO, *le reconnaissant.*

Médicis!... Fuyez, fuyez, mon père!

Il tombe à la renverse.

MÉDICIS, *courbé sur Juliano.*

Où es-tu blessé?

JULIANO, *avec effort.*

Au cœur.

MÉDICIS.

Pauvre martyr!... c'est pour moi que tu meures... et je ne puis rien pour lui, mon Dieu!

JULIANO.

Si, mon père.

MÉDICIS.

Quoi donc?

JULIANO.

Sur ma poitrine... fouillez.

MÉDICIS, *trouvant la chaîne.*

Une chaîne!...

JULIANO, *cherchant à se soulever.*

Par ma mort une femme sera déshonorée, sans espoir et sans refuge.

MÉDICIS.

Achève!

JULIANO.

Vous lui direz que sur la présentation de cette chaîne seulement, on lui remettra notre fils, qui porte la pareille, et qui serait orphelin sans le secours de sa mère.

MÉDICIS.

Non, Juliano, cette femme ne sera pas déshonorée; car je jure, moi, s'il le faut, pour racheter son honneur, de lui donner mon nom, de la faire mon épouse; je jure d'adopter ton enfant, que je ferai mon héritier, mon fils.

JULIANO, *mourant.*

Merci! mon père...

Il retombe.

MÉDICIS.

Et maintenant le nom de cette femme... son nom, Juliano?... Il est mort!... (*Se relevant.*) Oh! je la découvrirai cette femme... cette chaîne me conduira sur la trace de ton fils... et le serment que je viens de faire au mourant je le renouvelle devant toi, mon Dieu!... je jure, je jure... et maintenant, Seigneur, fais que ton regard me conduise, car il faut que je vive pour accomplir mon serment solennel! (*Regardant Juliano.*) Mais je ne puis le laisser ainsi mort et sans sépulture... Ces soldats vaincus par lui vont venir insulter à son cadavre... Une chapelle!... Oh! sainte Vierge!... (*Il soulève Juliano.*) Permets au moins que je puisse déposer au pied de ton autel le plus généreux et le plus brave.

Il entre dans la chapelle en portant Juliano. Rodolpho masqué entre par le fond en regardant au dehors.

SCÈNE XIV.

RODOLPHO, *puis* MÉDICIS.

RODOLPHO, *entrant inquiet par le fond à droite.*

Fatalité! par quelle révélation les archers ont-ils donc découvert la trace de Cosme de Médicis? je croyais avoir seul surpris ses secrets. Ils l'ont attaqué dans cette ferme, et l'on voudrait en vain les retenir; car je ne sais quel défenseur des Médicis a déjà frappé plusieurs des leurs! mais s'ils tuent Cosme de Médicis, tout mon échafaudage va s'écrouler.

Il va regarder au fond avec inquiétude.

MÉDICIS, *sortant de la chapelle et en fermant la porte.*

Oui, Juliano, j'appartiens désormais à ta femme, à ton fils, comme ton âme appartient à Dieu.

Il va pour sortir et rencontre Rodolpho.

RODOLPHO, *l'apercevant.*

Médicis!

MÉDICIS, *effrayé.*

Encore un ennemi!

Il ramasse l'épée de Juliano qui est à terre.

RODOLPHO, *vivement.*

Pas d'épée, Médicis; tu n'as pas affaire à un ennemi, mais à un sauveur...

MÉDICIS, *avec surprise.*

Mais tu portes l'uniforme des Pazzi!

RODOLPHO.

Et c'est à l'aide de cet uniforme que j'ai pu me procurer ce sauf-conduit qui te permettra de sortir sans danger de la Toscane.

Il lui remet un papier qu'il vient de prendre dans sa ceinture.

MÉDICIS.

Un sauf-conduit!... (*Avec méfiance.*) C'est un piége, sans doute!

RODOLPHO.

Mais, si je voulais te perdre, j'appellerais ces soldats à mon aide, et sans retard...

MÉDICIS.

En effet!

Il regarde le sauf-conduit. Pendant ce temps-là Giacomo rentre machinalement par la petite porte à gauche, et s'arrête surpris en les regardant.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, GIACOMO.

RODOLPHO.

Aie confiance, Médicis, et hâte-toi, fuis!

MÉDICIS.

Mais qui donc es-tu, toi, qui veux protéger ma fuite?

RODOLPHO.

On me nomme Rodolpho, le geôlier de Pazzi; mais ce nom n'est pas le mien.

MÉDICIS.

Quel est-il donc?

RODOLPHO.

Celui d'un homme qui, sous un faux nom, s'est fait, depuis dix ans, l'âme damnée des Pazzi, parce qu'il pressentait qu'un jour il pourrait te servir contre les Pazzi, tes ennemis. Mon nom est celui d'un homme qui espère racheter aujourd'hui toutes ses fautes passées, d'un homme qui ose espérer ton pardon.

MÉDICIS.

Et tu te nommes?

RODOLPHO, *se démasquant.*

Regarde, Médicis.

MÉDICIS, *avec surprise.*

Judaël!

JUDAEL.

Judaël, votre cousin, monseigneur; Judaël, qu'il y a dix ans vous avez maudit et chassé pour une criminelle erreur dont il s'est repenti toujours; Judaël, que l'on croyait mort et qui vous sauve après vous avoir cherché depuis deux jours pour vous offrir votre salut et vous demander à genoux son pardon.

MÉDICIS.

Sois pardonné, Judaël!

JUDAEL, *vivement, en se relevant.*

Merci, monseigneur! Et maintenant fuyez sans retard; les sbires pourraient arriver jusqu'ici. (*Le fond du théâtre s'éclaire.*) Mais la ferme est en feu, et l'on vous reconnaîtrait à la lueur de cet incendie.

MÉDICIS.

Par quel chemin m'échapper?

GIACOMO, *élevant la voix et désignant la petite porte par laquelle il est entré.*

Par ici, monseigneur Cosme de Médicis.

JUDAEL, *épouvanté.*

Giacomo!

MÉDICIS.

Nous nous reverrons, Judaël!

GIACOMO, *entraînant Médicis.*

Par ici! la route est obscure et déserte. Allez! et que Dieu vous garde, monseigneur!

Il ferme la porte.

SCÈNE XVI.

JUDAEL, GIACOMO.

JUDAEL, *à part.*

Il était là!

GIACOMO.

Bien joué, maître Judaël de Médicis! Tandis que vous tuez un de vos cousins, vous sauvez l'autre!

JUDAEL, *à part.*

Il sait tout!

GIACOMO.

Tandis que l'un pardonne et fuit, l'autre expire et maudit... Il paraît que parmi vos cousins vous aviez une préférence... préférence d'autant plus heureuse, qu'il se trouve que, par un effet du hasard, celui que vous sauvez est le riche, celui que vous avez fait mourir était son héritier, et maintenant que l'héritier n'est plus, à vous la place! Voyez un peu comme cela s'arrange?

JUDAEL, *inquiet.*

Comment perdre cet homme?

GIACOMO.

Et pour arriver à tout cela, maître Judaël, vous avez trompé les Pazzi, trompé les Médicis, menti aux uns, trahi les autres; vous êtes un infâme, gueux, mon maître, mais un heureux coquin. Vous avez la voix persuasive, l'habileté, l'audace et la chance... Vive Dieu! vous ferez fortune et, j'en serai bien charmé... Combien m'achèteras-tu mon silence?

JUDAEL.

Combien veux-tu me le vendre?

GIACOMO.

Jugez ce qu'il vaut! Si le duc Pazzi reste le maître, je puis, en révélant que vous êtes Judaël de Médicis, vous faire décapiter.

JUDAEL.

Silence, malheureux!

GIACOMO, *élevant encore la voix.*

Si, ce sur quoi vous comptez bien, et moi aussi maintenant, Cosme de Médicis devient le maître un jour, en lui révélant que vous avez fait assassiner son frère...

JUDAEL.

Tais-toi!

GIACOMO.

Je pourrai vous faire couper la tête.

JUDAEL.

Mais, imprudent, ferme donc au moins les portes; si l'on t'entendait, tout le monde aurait ce secret que tu veux vendre.

GIACOMO, *allant fermer les portes du fond.*

Vous avez raison, maître; bonne précaution n'a jamais nui.

JUDAEL, *pendant que Giacomo ferme les portes. A part.*

Aux grands maux les grands remèdes!... Il reste du vin... cet homme est un ivrogne... la nuit est avancée... il boira seul maintenant... (*Il vide une petite fiole dans le vin qui est resté sur la table, au premier plan à gauche. Se rapprochant de Giacomo.*) Tu veux un pacte, n'est-ce pas?

GIACOMO.

J'allais vous en proposer un!

JUDAEL.

Écoute : tu as la moitié de mes secrets, je veux te confier l'autre; tu m'as servi, je veux que tu me serves encore.

GIACOMO.

On pourra s'entendre!

JUDAEL.

Je vais courir jusqu'à Florence, où mon service de garde-geôle m'appelle chaque jour; je ne veux pas qu'on remarque mes absences au palais Pazzi, mais je vais aller et revenir de toute la vitesse de mon cheval... Avant une heure je serai de retour ici; sois-y bien seul, et la nuit entière nous appartiendra.

GIACOMO.

Bien dit, maître! Je ne serai pas fâché d'avoir moi-même une heure pour réfléchir et songer à mes conditions.

JUDAEL.

Dans une heure!

GIACOMO.

Mais n'oubliez pas de revenir; car alors je serais forcé d'aller jusqu'au palais Pazzi, demander au geôlier Rodolpho des nouvelles de Judaël de Médicis.

JUDAEL.

Je ne te ferai pas attendre... j'y suis le plus intéressé... A bientôt!

Il sort. Giacomo referme la porte. Nuit presque complète, une seule bougie, qui brûle près d'une Madone peinte sur le mur à gauche, éclaire un peu la scène.

SCÈNE XVII.

GIACOMO, *seul.*

Ah! voilà, je l'espère, une bonne journée! mais il faut l'achever avec prudence... Ta fortune s'amasse, Giacomo, prends bien tes mesures... Judaël, le traître, dont tu as le secret, va venir te trouver dans une heure! Ce n'est pas un homme à jouer du poignard... traître et menteur, il doit être un lâche... et à cause de cela c'est un dangereux compagnon... réfléchissons bien... (*Il va s'asseoir et se verse à boire.*) Te voilà donc, Giacomo, sur le chemin de la fortune, et pour l'atteindre, prends bien tes précautions... (*Il boit.*) Et rappelle-toi cette maxime qui dit : Sitôt que tu auras un secret terrible, prends pour confident un ami discret, afin de pouvoir dire à ton maître : Un autre a le secret, et si l'on me tuait, demain cet autre le révèlerait publiquement... Mais où trouver ce confident?... Battista le sbire!... Mais peut-être a-t-il été tué dans ce combat à la ferme... Quel autre que lui?... (*On heurte à une des portes du fond.*) Déjà! Il n'y a pas une heure! Je ne sais pourquoi... mais pour la première fois de ma vie j'ai peur... (*On heurte de nouveau.*) Ce ne peut être encore Judaël!... Mais qui peut venir à cette heure? (*S'approchant de la fenêtre.*) Qui vient là?

LAZARE, *en dehors et d'une voix brisée.*

Lazare le pâtre!

GIACOMO, *avec joie.*

Lazare! mais c'est mon homme!

Il ouvre.

SCÈNE XVIII.

GIACOMO, LAZARE.

LAZARE, *entrant.*

Tu m'as dit, Giacomo, qu'à toute heure tu m'ouvrirais ta porte...

GIACOMO.

Sois le bien venu, Lazare.

LAZARE, *descendant péniblement la scène.*

Je suis accablé de lassitude... (*Après s'être assis.*) Merci.

GIACOMO.

Je veux non seulement te donner un asile... mais aider à ta fortune.

LAZARE.

Avant tout, dis-moi? Cosme de Médicis!

GIACOMO.

Il est sauvé! Quant à son frère Antonio, on le dit mort!

LAZARE.

Mort! Et Sylvio le moissonneur, qui a combattu pour eux?

GIACOMO.

On l'a vu sortir de la ferme, blessé, sanglant; voilà tout ce que j'en sais.

LAZARE, *se levant.*

Adieu, Giacomo!

GIACOMO.

Où vas-tu?

LAZARE.

Chercher Sylvio mort ou vivant!

GIACOMO, *s'opposant.*

A cette heure de nuit? es-tu fou?

LAZARE.

Laisse-moi!

GIACOMO.

Mais tu chancelles, Lazare.

LAZARE.

Oui, la fatigue me tue... (*Il retombe assis.*) Plus de six lieues en deux heures, et cela pour arriver trop tard!

GIACOMO.

Comme il est accablé!... Tu pleures Médicis, je le vois... Eh bien ! sache donc qu'il reviendra, Lazare!... Tiens, pour te remettre, prends ce verre; voyons, bois!...

LAZARE, *repoussant le verre.*

Merci !

GIACOMO, *insistant.*

Au retour du Médicis, Lazare, buvons ! et à la mémoire des frères Salviati, qui sont morts pour lui.

LAZARE.

Je le veux bien, Giacomo ! (*Levant son verre.*) A vous, frères Salviati, morts si jeunes et si braves !

GIACOMO.

A leur mémoire ! (*Ils boivent.*) Et maintenant si tu veux connaître les détails du salut de Cosme et de la mort d'Antonio, écoute donc mon secret, et tu vas savoir leur histoire. Judaël de Médicis n'est pas mort, Lazare... c'est lui qui sous le nom de Rodolpho est le geôlier des Pazzi.

LAZARE.

Judaël le maudit est Rodolpho !

GIACOMO.

Oui, c'est lui qui qui a fait assassiner aujourd'hui Antonio, son cousin... c'est lui...

LAZARE.

Achève !...

GIACOMO, *épouvanté.*

Oh ! mon Dieu !

LAZARE.

Qu'as-tu donc ?

GIACOMO, *renversant le vin à terre.*

Ne bois plus de ce vin, Lazare... c'est... du poison !

LAZARE.

Du poison ?

GIACOMO.

Oui, qui brûle et qui tue !... Oh ! Judaël !... du secours ! Oh ! malheur ! Tu me vengeras, Lazare...

LAZARE, *le soutenant.*

Mais qui donc a empoisonné ce vin ?

GIACOMO.

Je meurs tué par Judaël, qui m'a payé la vie d'Antonio.

LAZARE, *qui le soutenait, l'abandonnant.*

A toi, infâme !

GIACOMO.

Dieu m'en punit, tu le vois ! Écoute : Judaël veut devenir l'héritier de Cosme.

LAZARE.

Cosme l'a chassé !

GIACOMO.

Cosme vient de lui pardonner... (*Se cramponnant à Lazare.*) Oh ! Lazare, tu me vengeras... Lazare...

Il meurt.

LAZARE, *le regardant à terre.*

Oh ! sois maudit, exécrable instrument de Judaël ! d'un Médicis qui trahissait les Médicis... tandis que mes frères mouraient si noblement pour eux, tandis que Juliano... O mon Dieu !... pourvu qu'il n'ait pas succombé dans cette horrible lutte... Mais où le trouver ?... Oh ! n'importe, il faut que je me traîne jusqu'au lieu du combat... Je ne puis... une sueur froide inonde mon front ; ma poitrine est en feu... à peine ai-je goûté de ce vin, et le poison... Ah ! la fatigue m'accable... (*Il tombe chancelant sur les marches du dressoir.*) Mais ce n'est pas la vie qui s'en va... N'est-ce pas, mon Dieu !... tu ne permettras pas que Raphaël Salviati meure l'épée au fourreau... sans combat et sans vengeance ?... Et personne à mon secours !... Ah !... j'entends des pas... du monde... A mon aide !... Seigneur !... ils arriveront trop tard !...

Il tombe. La porte du fond à droite s'ouvre. Galeotto paraît, accompagné de cinq Familiers.

SCÈNE XIX.

LAZARE, GALEOTTO, FAMILIERS.

GALEOTTO.

Maintenant dépêchons, enfans... (*Désignant Giacomo.*) Voici Giacomo ! (*Il lui met la main sur le cœur.*) Mort !

UN FAMILIER, *désignant Raphaël.*

Maître ! et celui-ci ?

GALEOTTO, *le regardant.*

Lazare le pâtre !

LE FAMILIER.

Maître ! il n'est pas mort !... son cœur bat violemment...

GALEOTTO.

Diable !

LE FAMILIER.

Qu'en ferons-nous ?

GALEOTTO.

Rodolpho n'avait pas prévu... pourtant nous ne pouvons laisser là cet homme sans en avertir le garde-geôle.

LE FAMILIER.

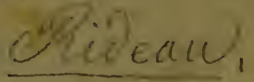
Que décidez-vous ?

GALEOTTO.

Nous allons mettre ce pâtre sur un chariot et le conduire dans les prisons du palais Pazzi... Notre maître Rodolpho, le geôlier décidera. Nous sommes payés pour enterrer le mort, mais Dieu nous garde d'ensevelir un vivant ! Allons, vite ! sur un chariot celui qui respire, puis dans les prisons du palais ! Au cimetière celui qui est mort !... Dépêchons, enfans, le jour va venir !

Comme ils vont ramasser Raphaël et Giacomo, le rideau tombe.

FIN DU PROLOGUE.



ACTE PREMIER.

Une salle du palais Médicis à Florence. A droite, au deuxième plan, porte latérale conduisant dans les appartemens de Cosme de Médicis; du même côté, au fond, sur un pan coupé, grande portière ouvrant sur une galerie; de l'autre côté, même répétition. La porte latérale, au deuxième plan, conduit dans les appartemens de la duchesse de Médicis. Au fond, grand fenêtre à balcon; de chaque côté de cette fenêtre, les portraits en pied du duc et de la duchesse de Médicis, avec leurs noms inscrits au bas en caractères bien lisibles.

SCÈNE PREMIÈRE.

GALEOTTO, *seul; puis* COSME DE MÉDICIS *et* JUDAEL.

GALEOTTO *est assis près d'une table à gauche; il écrit. Jetant sa plume sur la table.*

Ah!... enfin j'ai fini... et ce travail d'une heure me vaudra, je l'espère... au moins deux cents écus (*Il range des papiers.*) Il était temps! j'entends, je crois, le duc de Médicis...

COSME, *entrant de la galerie de droite, accompagné de Judaël.*

JUDAEL.

Oui, monseigneur, je souffre de vous voir vous fatiguer ainsi tous les jours quand je pourrais vous suppléer au grand comptoir, moi dont le dévouement est bien prouvé!

COSME.

Vois-tu, Judaël? l'œil du maître a toujours amené profit... et à chacun sa part... je t'ai fait gouverneur de mon palais, afin de ne pas avoir à m'en occuper; à toi les cérémonies, les musées, les casernes et les prisons du palais Médicis! mais à moi mes facteurs, mes comptoirs, mes correspondances et mes projets!... je suis en effet bien fatigué ce soir, mais j'ai presque le droit de t'en accuser, Judaël.

JUDAEL.

Et pourquoi, monseigneur?

COSME.

Tu m'as fait, et malgré moi, boire au repas de ce vin d'Espagne qui toujours me fatigue et m'endort.

JUDAEL.

Il s'agissait, monseigneur, de trinquer à notre alliance avec les Vénitiens.

COSME.

Et je n'ai pu refuser, Judaël, car cette alliance avec Venise la belle fera notre capitale un jour, Florence la riche. (*Apercevant Galeotto.*) Tu m'attendais, Galeotto?

GALEOTTO.

Je suis venu, monseigneur, d'après vos ordres pour travailler à vos mémoires.

COSME.

Je suis à toi.

JUDAEL.

Je vous laisse, monseigneur.

COSME.

Fais savoir mon retour à la duchesse... A demain!

JUDAEL.

A demain, monseigneur!

Il sort par la galerie de droite.

COSME, *à Galeotto.*

Personne n'est venu?

GALEOTTO.

Seulement le porte-enseigne Juliano, qui voulait demander à monseigneur la faveur d'une audience ce soir.

COSME, *s'asseyant.*

Je le sais... je l'ai vu... et j'ai promis de le recevoir... Maintenant... lis.

GALEOTTO.

Monseigneur se souvient toujours que dans le chapitre que j'ai lu la dernière fois, et qui dit ce qui se passa dans la taverne de la Sainte-Marie, avant que son cousin Judaël vînt à son secours, monseigneur a laissé une page blanche sur laquelle il doit raconter les détails qui ont précédé l'arrivée de son cousin.

COSME.

Et je t'ai déjà dit que mes héritiers auront l'ordre d'y substituer une page écrite que je ne veux pas qui soit lue de mon vivant.

GALEOTTO.

Alors, monseigneur, la copie du journal que vous avez écrit pendant votre exil remplit cet espace de dix ans qui s'est passé jusqu'à l'époque de votre rentrée dans Florence, et m'y voici. (*Lisant.*) « Comme la révolte était à son comble, Cosme de Médicis, que depuis plusieurs » années le peuple demandait, entra secrètement » à Florence, aidé de son cousin Judaël, qui ce » jour-là brisa publiquement le voile en quittant » son faux nom de Rodolphe pour reprendre celui de Judaël de Médicis. A la nouvelle de l'arrivée de Cosme de Médicis, le peuple, trouvant » une nouvelle force, combattit avec tant d'acharnement, qu'il parvint à s'emparer du palais » Pazzi, et fit prisonnier le duc Vital Pazzi, qui » en était le maître. Cosme de Médicis déploya » dans cette journée sanglante un courage et une » présence d'esprit dignes des plus grands héros » de l'antiquité. »

COSME.

Effacez cela et écrivez seulement que ce jour malheureux Cosme de Médicis combattit sans peur.

GALEOTTO.

Mais, monseigneur...

COSME, *l'interrompant.*

Faites ce que je dis, et continuez.

GALEOTTO, *après avoir rayé quelques lignes.*

« Quelques-uns des deux partis, effrayés des » désastres causés par la guerre civile, s'assemblèrent pour aviser au moyen d'y mettre un

» terme, et dans ce conseil, composé de nobles et » de marchands, la paix fut bientôt résolue, et » pour unir à jamais ensemble les fortunes ac- » quises par le commerce et les richesses nobi- » liaires, on ordonna la célébration d'un grand » nombre de mariages de fils ou filles de no- » bles maisons avec les fils ou filles des prin- » cipaux facteurs et marchands; l'on fit surtout » des vœux ardens pour voir s'accomplir le ma- » riage de Cosme de Médicis, le plus riche des » commerçans, avec la duchesse Nativa Pazzi, » fille du duc Vital Pazzi, chef de la noblesse. »

COSME.

Écrivez que ce mariage fut indispensable et forcé, que Cosme épousait la duchesse Nativa pour empêcher ses partisans, à lui, de continuer une guerre civile qui décimait la Toscane, que la duchesse épousait Cosme de Médicis pour arrêter cette fureur populaire qui aurait indubitablement massacré son père prisonnier; et ajoutez que cependant ce mariage fut pour Cosme de Médicis une récompense céleste, car il a trouvé, lui déjà si vieux, dans la duchesse Nativa, bien jeune encore, la plus belle, la plus généreuse et la plus sainte des femmes.

GALEOTTO, *à part, en écrivant.*

Toujours la louange de la duchesse... Judaël a bien raison de craindre!

COSME.

Et maintenant lisez à la suite.

GALEOTTO.

M'y voici, monseigneur. (*Il lit.*) « Bientôt » Cosme de Médicis établit à Florence même le » principal comptoir de son commerce et y ra- » mena si bien en quelques mois l'abondance, » que les Florentins le surnommèrent père de la » patrie, l'honorèrent du titre de chef suprême de » la justice... et Cosme de Médicis a tout par- » donné à ses ennemis. »

COSME, *l'interrompant et s'emportant.*

Effacez cela, et écrivez que Cosme de Médicis ne pardonnera jamais à la noblesse l'assassinat de son malheureux frère Antonio, traîtreusement poignardé dans la forêt de Fiésole. Qu'avez-vous encore écrit?

GALEOTTO.

Monseigneur, je me suis arrêté là, et si vous voulez me dicter les notes nécessaires pour la suite...

COSME.

Pas à cette heure, Galeotto, ce vin d'Espagne m'endort! demain.

GALEOTTO, *se levant.*

Le repos vous soulagera, monseigneur.

COSME.

Oui, depuis long-temps la nuit est venue... Quelle heure est-il?

GALEOTTO, *regardant un sablier qui est sur la table.*

Monseigneur, ce sablier marque la dixième heure.

COSME.

Déjà! La duchesse va venir sans doute, comme d'habitude, s'inquiéter de la santé du vieillard... A demain, Galeotto!

GALEOTTO.

A demain, monseigneur! (*Il va pour sortir par la galerie et s'arrête.*) Vous ne vous trompiez pas, monseigneur! voici madame la duchesse.

COSME, *se levant et se hâtant vers la galerie.*

La duchesse!

Il sort.

GALEOTTO, *le regardant sortir.*

Comme il s'empresse auprès de sa femme! Oh! Judaël a bien raison de croire que ce testament secret est fait en sa faveur! Au seul nom de la duchesse, il a bien vite oublié sa fatigue et son sommeil... Les voici!... Si je profitais de la bonne humeur du vieillard pour lui présenter sa généalogie!... Oui, quand le cœur est heureux, il est toujours plein de générosité.

Il reprend sa place près de la table. Cosme reparaît accompagnant la Duchesse *.

LA DUCHESSE.

Vous veniez au devant de moi, monseigneur; vous êtes bon!

COSME.

Quand le bonheur arrive, mon enfant, en allant au devant de lui, on le rencontre plus tôt. Asseyez-vous, ma belle duchesse! (*Il la fait asseoir. A Galeotto.*) Qu'attendez-vous, Galeotto?

GALEOTTO, *déployant un parchemin.*

Monseigneur, je voulais vous offrir cette précieuse découverte que j'ai faite en feuilletant les histoires des temps passés. C'est votre généalogie, et je prouve en quelques lignes que vos aïeux étaient arrière-cousins de Charlemagne, empereur d'Occident.

COSME, *souriant.*

Ah! vous avez découvert cela?

GALEOTTO.

Oui, monseigneur.

COSME.

Vous êtes un habile homme, Galeotto. Combien vous a-t-il fallu de jours pour accomplir ce précieux travail?

GALEOTTO, *avec empressement.*

Six grands jours, monseigneur.

COSME.

Vous direz à mon argentier de vous compter six écus.

GALEOTTO.

Monseigneur a dit?...

COSME.

Six écus.

GALEOTTO.

Oui, j'avais bien entendu. (*A part.*) J'en avais espéré deux cents.

COSME, *à Galeotto.*

Eh bien! vous n'êtes pas parti?

GALEOTTO, *gagnant la galerie.*

Je prends le chemin, monseigneur. (*A part, en s'en allant.*) J'avais pourtant compté sur deux cents écus.

Il sort par la galerie de droite.

* Cosme, la Duchesse, Galeotto.

SCÈNE II.

COSME, NATIVA.

COSME.

Vous êtes bonne, Nativa, de venir chaque soir, comme un enfant dévoué, faire au vieillard la visite d'adieu!

NATIVA.

C'est de l'égoïsme de ma part, monseigneur... j'aime nos causeries du soir.

COSME.

Pourtant vous ne m'en voudrez pas, Nativa, si j'interromps celle d'aujourd'hui.

NATIVA.

Êtes-vous indisposé, monseigneur?

COSME.

Non, Nativa... Mais je veux ce soir revoir mon testament... mon testament que seule vous devrez ouvrir après ma mort.

NATIVA.

Vous le savez, monseigneur, je suis bien riche depuis que la mort de mon père m'a laissé tous les biens des Pazzi: disposez autrement des vôtres.

COSME.

Hélas! ma Nativa, il faut qu'ils appartiennent à une âme bonne et dévouée, car ils auront peut-être une destination secrète qui ne se révélera que bien tard, et pour l'exécution de laquelle il faudra le désintéressement, la justice et même la générosité de mon héritière.

NATIVA.

Puisqu'il en doit être ainsi, monseigneur, j'accepte sans hésiter la mission de l'héritière, si Dieu prolonge mes jours au-delà des vôtres.

COSME.

Demain je veux vous remettre ce testament cacheté.

UN GARDE, *paraissant par la galerie de droite.*

Monseigneur, le porte-enseigne Juliano, qui dit avoir de vous la permission de vous approcher, insiste pour entrer.

NATIVA, *à part.*

Juliano!

COSME.

En effet, j'ai promis. (*A la Duchesse.*) Permettez-vous, madame?

NATIVA.

Qu'il entre, monseigneur.

COSME.

Faites entrer!

Le Garde sort.

NATIVA, *à part.*

Que peut-il vouloir?

SCÈNE III.

LES MÊMES, JULIANO *.

JULIANO, *entre et s'arrête étonné.*

La Duchesse ici!

* Cosme, la Duchesse *assis*, Juliano.

NATIVA, *l'observant, à part.*

Ma présence l'étonne!

COSME.

Approchez, Juliano... et dites, qu'avez-vous à me demander?

JULIANO.

Que vous m'accordiez encore, monseigneur, la faveur d'être du nombre des hommes d'armes que vous envoyez à Rome auprès du saint Père.

NATIVA, *à part.*

Que dit-il?

COSME.

Mais vous ne savez pas sans doute, capitaine, qu'ils doivent partir dans quelques heures?

JULIANO.

Je le sais, monseigneur.

NATIVA.

Mais il n'y a que trois jours, Juliano, qu'après une année d'absence, vous avez revu Florence, et vous voulez déjà la quitter!

JULIANO.

Je demande, madame, à retourner à Rome comme on demande une grâce.

COSME.

Et nous vous l'accorderons, surtout en présence de madame la duchesse, de qui, depuis longtemps, vous êtes le protégé.

JULIANO.

Oui, monseigneur, c'est à madame la duchesse que je dois l'honneur d'avoir été admis dans vos gardes... c'est à elle que je dois mon épée... c'est à elle enfin que je dois tout le bonheur que j'ai eu dans ce monde... et si jamais en échange madame la duchesse a besoin de ma vie, de mon sang...

COSME.

Je sais, Juliano, que nous pouvons compter sur vous.

JULIANO.

Oui, monseigneur, oui.

NATIVA.

Et cependant, Juliano, si demain j'avais besoin d'un bras, d'un défenseur, il m'en faudrait appeler un autre que vous, qui allez partir pour Rome.

JULIANO, *interdit.*

Madame...

NATIVA.

Il y a jeunesse et folie dans ce nouveau projet de départ, et je ne le considère pas, moi, comme convenu, comme arrêté; car vous n'êtes pas seul à Florence, vous y avez retrouvé des amis, des parens qui depuis un an ne vous avaient pas vu, et qui souffriraient sans doute d'une nouvelle absence aussi précipitée.

JULIANO.

J'ai retrouvé, madame, à Florence, une jeune fille à laquelle je suis fiancé depuis an; j'y ai retrouvé son père que j'appelle le mien, car il m'en a servi; tous deux ont été bien joyeux de mon retour, et ne souffriront pas de mon départ, car mon père et ma fiancée m'accompagneront à Rome.

NATIVA, *avec émotion.*

Vous n'avez donc pas de mère?

COSME, *observant Juliano.*

Vous la pleurez, Juliano... Quand donc l'avez-vous perdue ?

JULIANO.

Quand me sont venues, monseigneur, l'expérience, la force et la raison.

NATIVA, *à part.*

Que veut-il dire ?

JULIANO.

Et de ma mère... la trace est encore à Florence... à Rome, je n'en aurai que le souvenir... Voilà pourquoi, monseigneur, je vous supplie à mains jointes de me laisser quitter Florence.

COSME.

Vous avez notre parole, Juliano, vous partirez.

JULIANO, *avec précipitation.*

Oh ! merci, monseigneur ! j'emporte cette parole qui m'est si précieuse... Bonheur et longue vie, monseigneur. (*A la Duchesse.*) Madame la duchesse, que le ciel vous récompense !... chaque jour de ma vie, je le prierai pour vous.

NATIVA, *étouffant son émotion.*

Bon espoir, capitaine !

JULIANO, *s'inclinant.*

Je crois en Dieu, madame.

Il fait un effort sur lui-même et sort par la galerie de droite.

SCÈNE IV.

COSME, NATIVA.

COSME.

Ce jeune homme a quelque chose de noble et de triste qui intéresse vivement pour lui... Mais qu'avez-vous, duchesse ?... (*Avec inquiétude.*) Une larme !

NATIVA.

Pardonnez, monseigneur, mais je vois avec chagrin que ceux que l'on croit ses amis s'empressent de vous quitter sans hésitation et souvent sans regret.

COSME, *la faisant lever.*

Hélas ! Nativa, l'attachement du porte-enseigne pour moi peut être sincère, mais la jeunesse a ses secrets, ses caprices et son activité... la jeunesse, fleur qui s'effeuille, trésor qui s'épuise ; la jeunesse, que je regrette avec tant d'amertume et de folie, non pas pour moi, mais pour toi, Nativa, pauvre compagne aimée d'un bien vieux voyageur.

NATIVA.

Oui, mais compagne heureuse.

COSME.

Oh ! Nativa, tu ne me viens pas des hommes, n'est-ce pas?

NATIVA.

Pourquoi cette pensée, monseigneur?

COSME, *se levant.*

Parce qu'il n'y a que Dieu, Nativa, qui puisse nous donner le rayon de soleil qui vient nous réchauffer l'hiver.

NATIVA.

Vous n'avez pour moi, monseigneur, que des paroles douces et bonnes... et près de moi vous oubliez l'heure du repos...

COSME.

Oui, Nativa, j'oublie tout, même la fatigue.

NATIVA.

Mais moi, qui suis, selon vous, votre meilleur médecin, je dois vous faire souvenir...

COSME.

Je me souviens et j'obéis... (*Lui tendant la main.*) Bonne nuit, ma belle duchesse.

NATIVA.

Bonne nuit, monseigneur.

COSME.

Je vais jeter aux sentinelles ce cri qui chaque soir les avertit que le maître s'endort et qu'il faut veiller pour lui. (*Il ouvre la fenêtre au fond et crie sur le balcon :*) Archers du palais, veillez !

Ce cri est alternativement répété par plusieurs voix à différentes distances. Pendant ces cris, Cosme et Nativa ont gagné la porte qui conduit aux appartemens de Cosme.

NATIVA.

A vous, bon repos et bon rêve, monseigneur.

COSME, *sortant.*

A demain.

NATIVA.

A demain, monseigneur. (*Cosme sort. La Duchesse, pensive, redescend la scène.*) Le duc a permis à Juliano de repartir, et demain, au point du jour, il pourrait s'éloigner sans m'avoir dit la cause de ce prompt départ, sans avoir détruit mes inquiétudes... Mais il faut que je le voie avant, il le faut, je le veux !... (*Elle va précipitamment vers la table et écrit quelques lignes, puis elle sonne, une femme sort de son appartement.*) Au porte-enseigne Juliano, et sans retard.

La suivante sort avec la lettre par la galerie; la Duchesse rentre dans son appartement à gauche. Judaël et Galeotto entrent en causant par la galerie de droite.

SCÈNE V.

JUDAEL, GALEOTTO.

GALEOTTO.

Oui, monseigneur, plus j'entends le duc parler de la duchesse, et plus je crois que son testament est fait en sa faveur.

JUDAEL.

Tu le crois, Galeotto, et moi, je le sais, et je sais aussi que ce testament est enfermé dans une cassette placée dans cette armoire sculptée qui est auprès de son lit.

GALEOTTO.

Vous savez cela, monseigneur ?... Et sans doute, vous songez à détruire les effets à venir d'un testament qui vous déposséderait.

JUDAEL.

Je songe d'abord aux moyens de le faire habilement soustraire.

GALEOTTO.

Oui, monseigneur; mais ce moyen, qui serait le plus direct, est le plus impossible de tous.

JUDAEL.

Pourquoi?

GALEOTTO.

Pourquoi... parce que, d'abord, cette chambre, dans laquelle Cosme de Médicis conserve les trésors et les reliques qu'il vénère, n'est jamais ouverte que par lui, qui n'en ressort jamais sans la fermer scrupuleusement.

JUDAEL.

Mais la nuit, quand il y dort?

GALEOTTO.

Le chapelain qui veille auprès de lui!

JUDAEL.

On pourrait lui faire abandonner la chambre un seul instant, qui suffirait pour le passage d'un homme dévoué.

GALEOTTO.

Mais cet homme dévoué, qui serait-il?

JUDAEL.

Toi, Galeotto.

GALEOTTO.

Non, monseigneur, non, je ne puis risquer ma vie ou ma liberté... moi qui attends que vous héritiez de l'immense fortune du duc, votre cousin, pour mettre un prix à mon silence.

JUDAEL.

Mais un autre que toi serait peut-être moins prévoyant et plus hardi.

GALEOTTO.

Mais non pas moins dangereux ; car vous ne trouverez jamais un homme qui, pris sur le fait, et mis à la torture, ne consentirait, pour racheter sa vie, à désigner Judaël de Médicis comme l'instigateur de sa faute et le grand criminel.

JUDAEL.

Peut-être!

GALEOTTO.

Vous osez l'espérer?

JUDAEL.

Tiens, Galeotto, la clef qui doit ouvrir sans bruit l'armoire de Médicis, la voici (*il lui montre une clef*), et de l'homme qui pour moi doit s'en servir, je ne devrai, quoi qu'il arrive, redouter ni les révélations ni les discours, car depuis quinze années notre poison lui a paralysé la langue.

GALEOTTO.

Lazare le muet!

JUDAEL.

Lazare le muet, devenu notre prisonnier sans jugement, et qui ne sait ni parler ni écrire, lui, à qui nous avons offert cent fois traîtreusement sa liberté pour un mot écrit ou prononcé, et qui a versé tant de pleurs de rage sans pouvoir laisser tomber ce mot qui devait briser ses fers; le muet que j'allais par pitié faire mourir quand revint Cosme de Médicis, et que j'ai laissé vivre et fait transporter des prisons des Pazzi dans celles du palais Médicis, parce qu'un pressentiment me disait qu'un jour il me serait nécessaire; et ce jour est venu, Galeotto, car je vais offrir à Lazare qui peut entendre, qui sait agir et ne peut parler, sa liberté, en échange de la cassette de Médicis.

GALEOTTO.

Vous avez du génie, monseigneur.

JUDAEL.

Tu as pu croire, insensé, que moi, qui depuis vingt ans rêve la fortune de Médicis, que moi, qui n'ai pas craint de faire autrefois assassiner Antonio son frère et son héritier naturel, je ne parviendrais pas à détruire un parchemin qui me déshériterait aujourd'hui?

GALEOTTO.

Et quand voulez-vous courir la chance?

JUDAEL.

Cette nuit... N'as-tu pas remarqué que j'ai fait boire à Cosme de Médicis de ce vin d'Espagne, qui rend son sommeil plus profond et plus lourd?

GALOTTO.

Mais le chapelain qui veille?

JUDAEL.

Dans une heure il n'y sera plus, Galeotto.

GALEOTTO.

Et Lazare?

UN GARDE, *entrant de la galerie de droite.*

Monseigneur...

GALEOTTO.

Quelqu'un!

LE GARDE, *à Judaël.*

Je viens, d'après vos ordres, d'amener le muet; il est dans cette galerie.

JUDAEL.

Qu'il entre.

Le Garde sort.

GALEOTTO.

Déjà!

JUDAEL.

Tu vois que je n'avais attendu ni ton secours ni ton conseil; et maintenant, si j'ai besoin de ton aide...

GALEOTTO.

Je suis à vous, monseigneur.

JUDAEL.

Voici le muet! tu vas m'attendre, je t'appellerai bientôt. (*Galeotto sort tandis que le garde amène Lazare, dont la tête est souffrante et vieillie; il est vêtu d'une cagoule de laine déchirée ; tout en lui dénote la souffrance et la résignation.*) Les minutes sont précieuses : à l'œuvre, à l'œuvre ! et que le destin me serve! (*Aux Gardes.*) Sortez.

Galeotto et les Gardes sortent.

SCÈNE VI.

JUDAEL, LAZARE, *puis* GALEOTTO.

JUDAEL, *à Lazare, après s'être assis à droite.*

Approche, et écoute-moi bien attentivement, car pour chacun de nous, toutes mes paroles vont

être graves et solennes... (*Lazare prend l'attitude d'un homme qui écoute attentivement.*) Je t'ai laissé sortir du cachot sombre où depuis quinze ans tu étais enfermé... Cela ne t'a-t-il pas fait revenir en mémoire une liberté passée que tu devais croire morte sans retour... et que je puis faire revivre, moi?... (*Lazare joint les mains en suppliant.*) Et cette liberté, je vais te dire en peu de mots à quel faible prix tu peux l'acheter... (*Lazare, inquiet, se courbe pour mieux entendre.*) Prends d'abord cette clef, et tu vas comprendre quel emploi tu dois en faire. (*Lazare prend la clef. Judaël désignant la porte des appartemens de Médicis.*) Au bout de ce long corridor, bordé de chaque côté de statues de marbre, est une chambre richement ornée de tableaux, d'armures, de draperies d'or, et dans laquelle brûle une lampe d'albâtre suspendue appuyée sur la muraille gauche de cette chambre; sous un christ en ivoire, est une armoire en bois sculpté dont cette clef t'ouvrira les portes; sur le deuxième rayon de cette armoire tu trouveras une petite cassette de bronze rehaussé d'or; tu la prendras, tu me l'apporteras, et quand tu me l'auras fidèlement remise entre les mains, tu seras libre.

Lazare, sans hésiter, fait un geste d'adhésion et se dirige rapidement vers la porte.

JUDAEL, *l'arrêtant.*

Attends... où vas-tu?

LAZARE *lui montre la clef, désigne la route, et fait comprendre qu'il va se hâter d'accomplir ce qui vient de lui être ordonné.*

JUDAEL, *le ramenant vers le milieu de la scène.*

Attends donc, insensé... A cette heure, un chapelain qui prie dans cette chambre t'arrêterait au passage...

LAZARE *reste interdit comme l'homme qui comprend qu'on lui demande un vol.*

JUDAEL.

Songe donc que derrière les draperies d'or que je t'ai désignées dans cette chambre, un homme est endormi... Viens, il n'est pas l'heure encore... Viens, suis-moi par ici.

Il fait quelques pas.

LAZARE *reste immobile.*

JUDAEL, *se retournant.*

Viens donc!

LAZARE *secoue énergiquement la tête en signe de refus.*

JUDAEL.

Tu refuses?...

LAZARE, *pour toute réponse, jette aux pieds de Judaël la clef de l'armoire.*

JUDAEL.

Misérable!... (*Se contenant et ramassant la clef.*) Je m'emporte... fou que je suis. Mais tu ne sais donc pas que je vais ordonner maintenant, et que si tu n'accomplis pas mes ordres, je te ferai reconduire dans ces prisons où demain tu seras mort?

LAZARE *reste impassible.*

JUDAEL.

Crois-tu que je t'ai fait venir jusqu'ici, que je t'y ai dit mon secret, pour que tu te railles de moi?

LAZARE *lui fait entendre que, muet, il ne pourra mésuser du secret.*

JUDAEL, *vivement.*

Oh! je sais que tu ne peux rien révéler, mais je ne veux pas que tu me braves, et je puis avec un geste te faire entraîner dans un cachot dont je ferai ta tombe; et maintenant veux-tu m'obéir?

LAZARE *reste immobile.*

JUDAEL.

Mais tu ne vois donc pas que ton refus c'est la mort au lieu de la vie?... mais tu n'aimes donc pas toi, l'existence avec de l'air, du soleil et de la liberté... toi, dont le cœur est paralysé comme la langue, et dont le corps est insensible comme le serait un cadavre?... Oh!... mon Dieu... mon Dieu!... (*A part, en s'éloignant du Muet.*) Cet homme était ma seule ressource, et elle m'échappe... Mais comment... comment le décider?... qu'inventer?... qu'inventer?...

Il s'assied pensif.

LAZARE *cache sa tête dans ses mains avec douleur; puis, regardant autour de lui, comme pour faire un adieu à cet asile de liberté qu'il va quitter aussitôt... tout-à-coup il recule d'un pas, comme frappé d'une commotion violente, à la vue de deux portraits de Cosme et de Nativa, qui sont placés de chaque côté de la fenêtre, au fond.*

JUDAEL, *toujours assis.*

Oui, il faut qu'il vive, car mon espoir est encore en lui, et je lui rendrai les tourmens si cruels qu'il offrira bientôt de faire ma volonté. (*Au Muet.*) En prison. Lazare, ce sera toi qui l'auras voulu. (*Il va à une porte et appelle.*) Galeotto!

LAZARE *l'arrête rapidement par son manteau, lui arrache la clef qu'il tient à la main, et lui fait comprendre qu'il est prêt à exécuter ses ordres.*

JUDAEL.

Tu consens donc?

LAZARE *secoue la tête pour dire que oui.*

JUDAEL.

Tu ouvriras cette armoire sans bruit et sans peur?

LAZARE, *même geste.*

JUDAEL.

Tu t'empareras de cette cassette?

LAZARE, *même geste.*

JUDAEL.

Tu te souviens de tout ce que je t'ai dit?

LAZARE, *même geste.*

GALEOTTO, *paraissant.*

Vous m'appelez, monseigneur?

JUDAEL.

Oui... viens avec nous...

GALEOTTO.

Qu'allons-nous faire?

JUDAEL.

Tu l'apprendras.

GALEOTTO.

Avez-vous bon espoir?

JUDAEL.

L'espoir vient de revenir... Galeotto, mais la chance est encore à défier... Suis-nous... par ici, Lazare, par ici...

Il l'entraîne par la main. Lazare reste, jusqu'à sa sortie, les yeux fixés sur les portraits. Comme ils disparaissent par la galerie de droite, Juliano entre par celle de gauche.

SCÈNE VII.

JULIANO, *puis* NATIVA.

JULIANO, *tenant une lettre à la main, s'approche de la table, et regardant le sablier.*

Bientôt la douzième heure... elle va venir... je bénis presque cette imprudence... car il m'eût été bien cruel de partir sans l'avoir revue... (*La voyant entrer.*) La voici.

NATIVA.

Juliano!

JULIANO, *courant à elle.*

Ma mère! merci, merci, ma mère, qui avez deviné qu'avant le départ il me fallait un adieu.

NATIVA.

Mais avant tout, mon enfant, dis-moi, pourquoi veux-tu partir?

JULIANO.

Parce qu'en restant près de vous, ma mère, je serais un mauvais fils...

NATIVA.

Je ne te comprends pas...

JULIANO.

Oh! ne cherchez pas à me comprendre... Soyez bien certaine seulement de l'absolue nécessité de mon départ, puisque je m'y condamne.

NATIVA.

Mais de cette nécessité... je veux savoir les causes.

JULIANO.

Ne me les demandez pas... non, je ne vous donnerai pas la moitié de mes terreurs.

NATIVA, *avec précipitation.*

J'en veux ma part... Juliano, parle ou tu me ferais douter de ton affection.

JULIANO.

Douter de mon affection!... vous ne savez pas, ma mère, que j'ai vu se passer à Rome des événemens sinistres... J'ai vu, ma mère, un supplice horrible, mais non pas avec le prêtre qui confesse et le bourreau qui tue, car l'échafaud c'était la ville de Rome; le bourreau, la foule, le monde; et la hache, la calomnie, l'outrage et le malheur.

NATIVA.

Et quelles étaient les victimes?

JULIANO.

Une mère et son fils.

NATIVA.

Qu'avaient-ils donc fait?

JULIANO.

Ils s'étaient secrètement aimés... comme vous, ma mère, cette femme était devenue l'épouse d'un puissant seigneur italien, et avait secrètement accueilli son enfant ignoré; bientôt leur imprudence laissa pénétrer leur secret, bientôt des hommes voulurent le publier... le fils, qui devait sauver son innocente mère du déshonneur, les attaqua courageusement; mais son épée se brisa contre dix épées, et il mourut en duel.

NATIVA.

Grand Dieu!

JULIANO, *continuant.*

Et le lendemain, comme la mère infortunée pleurait son enfant, le seigneur son époux parla bien haut de l'honneur de sa maison, et après avoir insulté son épouse, il la répudia devant tous.

NATIVA.

Pauvre femme!

JULIANO.

Et quelques jours après, cette malheureuse mère en deuil... mourut tuée par la douleur, ou par le poison, peut-être...

NATIVA.

Et tu as vu cela, toi, Juliano?

JULIANO.

Oui, ma mère; j'ai vu le fils mort... j'ai vu passer le convoi de la pauvre femme qu'on emportait sans regrets et sans larmes. Et, songeant à vous, ma mère, qui pourriez mourir un jour à cause de votre amour pour moi... je me suis dit: Juliano, tu étais presque seul au monde, quand ta mère, guidée par cette puissance maternelle, t'a reconnu dans ta pauvreté... alors, elle t'a dit: Enfant, viens partager un secret que tu ne révèleras pas même à ta fiancée... Elle t'a dit: Fils d'un brave, porte une épée comme ton père... Enfin, vous m'avez donné cette tendresse maternelle que rien n'éteint, que rien n'altère; cet amour qui est le refuge de l'âme inquiète et la religion du cœur, n'est-ce pas, ma mère?

NATIVA.

Oui, mon fils, c'est un amour aussi doux que l'espérance, aussi grand que l'infini.

JULIANO.

Et en échange de tout cela, moi, je pourrais avec une caresse imprudente vous donner le déshonheur et la mort... Non, il n'en sera pas ainsi, ma mère; le malheur des autres m'a fait pressentir le vôtre, et je l'éviterai, je partirai, dussé-je étouffer pour cela jusqu'au dernier battement de mon cœur... Oui, je le ferai, car Dieu m'a donné des armes pour défier la foule curieuse et sans pitié... ces armes sont: la prudence, la fuite et la résignation. C'est aussi la voix de ce fils égorgé, de mon malheureux frère en destinée, qui me dit toujours: Enfant secret, que ta mère adore... prends garde à son honneur... Le monde vous regarde et cherche à vous deviner. Séparés tous deux, vous aurez le souvenir qui fait vivre; près l'un de l'autre, le bonheur qui tue... Cette voix, ma mère, je l'entends à chaque instant du jour, je l'entends

plus forte et plus terrible encore à cette heure où nos pleurs sont prêts à se confondre... et maintenant, vous savez, ma mère, pourquoi je veux quitter Florence et retourner à Rome.

NATIVA, *avec énergie et larmes.*

Pars, mon enfant... pars, noble cœur...

JULIANO.

Merci, ma mère... ma sainte mère, qui m'aidez à l'accomplissement du devoir... Oh! mais ne pleurez plus...

NATIVA.

La force vient de la raison, Juliano, mais les larmes s'échappent du cœur... Oh! ne me les reproche pas, enfant; songe que ta présence, c'était ma seule joie dans ce monde... et Dieu me la refuse. Pars, mon fils.

JULIANO.

Adieu, ma mère!... Oh! quel instant cruel que celui de la séparation!... Oh! ma mère, ma mère, rappelez-moi les dangers...

NATIVA.

Oui, Juliano... oui, je te donnerai du courage... Vois, je ne pleure plus; je veux te devancer, viens, suis-moi...

Elle monte la scène et s'arrête en pleurant.

JULIANO.

Qu'avez-vous, ma mère?

NATIVA.

La force me manque... (*Se jetant en pleurant dans ses bras.*) Oh! mon enfant!... mon enfant!...

JULIANO.

Du courage... du courage... ma mère... si la force m'abandonnait à mon tour... mais non... le souvenir des morts me soutient, venez!... ma mère! venez.

Il entraîne sa mère par la galerie de gauche. Judaël, suivi du Muet, paraît du côté opposé. La nuit est complète.

SCÈNE VIII.

JUDAEL, LAZARE, NATIVA,

JUDAEL, *conduisant Lazare à la porte qui mène aux appartemens de Cosme de Médicis.*

Viens... et maintenant voici ton chemin... va sans hésitation et sans bruit... va... va gagner ta liberté.

Le Muet sort.

JUDAEL, *le suivant des yeux.*

Marche, idiot, de qui dépendent en ce moment bien des destinées. Il arrive à la chambre du duc, il soulève la draperie... je ne le vois plus!... C'est pour moi maintenant l'heure de l'inquiétude et de l'attente.

Il s'appuie pensif sur le fauteuil.

NATIVA, *rentre de la galerie du côté opposé, s'arrêtant près de la porte.*

Il est parti... et maintenant la pauvre mère en deuil a le droit de pleurer.

Elle cache douloureusement sa tête dans ses mains.

JUDAEL, *à part.*

Oh! fatale impatience!... il me semble déjà que le Muet tarde bien à venir... Si Lazare, s'égarant dans ce palais obscur, allait se jeter sur le chemin des veilleurs de nuits.

NATIVA, *à part.*

Mon Dieu, guidez mon fils hors des avenues du palais... Si le pauvre enfant éperdu allait, dans son égarement, se laisser apercevoir par les veilleurs de nuit! (*On entend un coup de feu dans le fond; épouvantée.*) Grand Dieu!

JUDAEL, *avec effroi.*

Qu'est-ce cela? (*Tous deux s'élancent d'un élan pareil, courent à la fenêtre du fond, et s'y rencontrent au moment de l'ouvrir; avec terreur.*) Quelqu'un ici!

NATIVA.

Judaël!

JUDAEL.

La duchesse!

NATIVA.

Vous ici, Judaël?

JUDAEL, *embarrassé.*

Oui, madame... Je veillais, quand le bruit d'une arme à feu...

NATIVA, *poussant la fenêtre.*

Que se passe-t-il donc? voyez... (*A part.*) Oh! malheureux enfant!...

JUDAEL, *regardant.*

Que la nuit est sombre!... Les veilleurs ont fait feu sur un homme...

NATIVA.

Qu'ils ont tué peut-être?

JUDAEL.

Non, madame; je l'entrevois qui marche à leur côté. (*A part, en quittant le balcon.*) Le muet ne pourra parler!... Mais la cassette!...

NATIVA, *à part, et faisant quelques pas.*

Non, je ne puis ainsi le laisser. (*S'arrêtant tout-à-coup.*) Mon Dieu! si j'allais achever sa perte! (*Avec désespoir.*) Et j'ai besoin de prudence dans un pareil instant.

JUDAEL, *à part.*

Comment tromper les archers?

NATIVA, *à Judaël.*

Et qu'a donc fait cet homme?

JUDAEL.

Je ne sais, madame; c'est un voleur sans doute.

NATIVA.

Et quel sera son sort?

JUDAEL.

La prison, madame, ou la mort.

NATIVA, *avec épouvante.*

La mort!

JUDAEL.

Et je vais, moi, gouverneur du palais, faire enfermer le coupable.

NATIVA.

Arrêtez, Judaël.

JUDAEL, *revenant.*

Que veut madame la duchesse?

NATIVA.

Un seul mot.

JUDAEL.

J'écoute, madame.

NATIVA, *à part.*

Mon Dieu! viens à mon aide. (*Haut.*) Cette nuit, Judaël, je veillais et je priais pour que Dieu accordât au duc mon époux l'espoir et la santé, quand ce coup de feu vint interrompre ma prière, et vous le savez, on dit que la prière qu'un malheur interrompt est celle que Dieu n'entend pas... Pardonnez ma faiblesse ou ma superstition, mais cette arrestation me semble de mauvais augure, et je ne sais quel pressentiment affreux me dit que si cet homme, si malheureusement surpris, mourait, sa mort nous amènerait un malheur.

JUDAEL.

Le sang versé, madame, n'a jamais porté bonheur.

NATIVA.

N'est-ce pas, Judaël? et pour la tranquillité de mon âme, pour éloigner la destinée mauvaise, je veux, Judaël, que cet homme sois remis en liberté.

JUDAEL, *à part.*

Si sa crainte ou son humanité pouvait me servir!...

NATIVA.

Et j'espère en vous, Judaël, vous le gouverneur, le maître, tandis que le duc de Médicis sommeille.

JUDAEL, *à part.*

Elle me sert à merveille. (*Haut.*) Il n'y aurait qu'un moyen qui garantirait tout le monde.

NATIVA.

Lequel?

JUDAEL.

Mais il faudrait pour l'employer un courage peut-être au-dessus de vos forces.

NATIVA.

Quel est-il?

JUDAEL.

Si je courais annoncer de votre part aux veilleurs que, loin d'être un coupable, cet inconnu qu'ils ont atteint était un de vos messagers secrets, et que vous voulez le revoir? Je vous amènerais cet homme, que vous pourriez faire sortir par votre appartement, et demain les veilleurs, honteux de leur méprise, ne se vanteraient pas de leur erreur au duc de Médicis, dont le sommeil n'a pas été interrompu, et qui n'apprendrait rien de ce qui s'est passé.

NATIVA.

Vous avez raison, Judaël.

JUDAEL, *à part.*

Et les veilleurs trompés me remettront la cassette. (*A la Duchesse.*) Mais n'aurez-vous point de frayeur en vous trouvant près de ce malfaiteur?

NATIVA.

Je vais prévenir mes femmes, qui ne me quitteront pas.

JUDAEL.

Seront-elles discrètes?

NATIVA.

J'en réponds.

JUDAEL.

Allez donc, madame; profitez de l'heureuse inspiration que Dieu vous donne. Moi, je vais vous livrer votre faux messager.

NATIVA.

Et vous m'aurez délivrée, Judaël, d'une bien sinistre terreur.

JUDAEL.

Que je partageais, madame.

NATIVA, *à part.*

Oh! pauvre enfant qui t'exposas pour ta mère, ta mère t'aura sauvé!

Elle entre rapidement dans son appartement.

JUDAEL, *seul.*

~~La sensibilité de la colombe vient en aide au vautour.~~ A toi, duchesse, le voleur épargné, mais à moi la cassette et le testament!... Tout-à-l'heure j'avais l'épouvante, maintenant la joie. ~~Oh! fortune, ou destin, vous êtes bien les seuls dieux que j'encense.~~

SCÈNE IX.

JUDAEL, GALEOTTO.

GALEOTTO, *entrant précipitamment.*

Je vous trouve enfin, monseigneur... Les veilleurs viennent d'arrêter un homme.

JUDAEL.

Lazare s'est égaré dans le palais.

GALEOTTO.

Tout est perdu!

JUDAEL.

Non pas!... Cours vite dire de la part de Judaël au chef des veilleurs de nuit que son zèle a failli lui faire commettre un malheur; que c'était un innocent messager de la duchesse, qu'il a l'ordre de me l'amener ici sur l'heure. Va!

GALEOTTO.

Mais quand la duchesse saura...

JUDAEL.

Elle sait tout: hâte-toi!

GALEOTTO.

Mais, monseigneur...

JUDAEL.

Exécute mes ordres, et je te ferai riche, Galeotto, car je serai l'héritier de Médicis!... Va!... (*Galeotto sort.*) Oui, la duchesse sait tout... Cependant elle ignore que l'homme pour lequel elle se dévoue, la folle! a soustrait sa fortune!...

Lazare, qui est entré par la porte de droite pendant cette dernière phrase, prend Judaël par le bras, et lui présente la cassette et la clef.

SCÈNE X.

JUDAEL, LAZARE, *puis* GALEOTTO.

JUDAEL.

Déjà!... tu es seul?

LAZARE, *geste affirmatif.*

JUDAEL.

Les archers ne t'ont pas accompagné?

LAZARE, *geste négatif.*

JUDAEL.

Es-tu blessé?

LAZARE, *geste négatif.*

JUDAEL.

Ce n'est donc pas toi qu'on vient d'arrêter?

LAZARE, *geste négatif.*

JUDAEL.

Quel étrange mystère!... Commençons d'abord par nous emparer du testament!... Je connais le secret de cette cassette; (*il l'ouvre*) le testament n'y est pas!... une bourse... des sequins!... et rien autre!

GALEOTTO, *accourant.*

Monseigneur!... (*Apercevant Lazare.*) Le muet!

JUDAEL.

Quel homme a donc été saisi?

GALEOTTO.

Voyez, monseigneur!... on l'amène.

Juliano paraît avec les Veilleurs par la galerie de droite.

JUDAEL.

Juliano, le porte-enseigne!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, NATIVA, *sortant effarée de son appartement.*

NATIVA.

Juliano!

Elle va à lui.

JULIANO.

Madame!

NATIVA *élevant la voix.*

On vous arrêtait injustement; venez, Juliano. C'est par mon ordre que le porte-enseigne était dans le palais.

JULIANO, *à demi-voix.*

Que faites-vous, ma mère?

NATIVA, *à demi-voix.*

Je te sauve, mon enfant! (*Haut.*) Venez! venez!

Elle l'entraîne dans son appartement.

LAZARE *fait un pas vers eux, s'arrête prudemment et reste les yeux fixés sur la porte par laquelle ils sont sortis.*

JUDAEL, *après les avoir regardés sortir.*

Oh! je comprends, duchesse, ta surprenante humanité... Le testament m'échappe... mais ton amant se découvre... (*Aux Veilleurs.*) Courez sur les avenues des appartemens de la duchesse... et sitôt qu'y apparaîtra le porte-enseigne, Judaël le gouverneur vous ordonne de l'arrêter au passage et de le conduire en prison... Faites vigilance... allez. (*Les Veilleurs sortent.*) Duchesse de Médicis, les adultères n'héritent point des époux qu'elles déshonorent; je n'ai pu saisir le testament en te faisant secrètement la guerre, je serai vainqueur en t'attaquant publiquement... j'ai ton secret... Galeotto, Lazare!... suivez-moi! (*Comme il va pour sortir, il voit Lazare qui est resté pensif et les yeux fixés sur la porte des appartemens de la duchesse; il s'en approche, et lui frappant violemment sur l'épaule.*) N'entends-tu pas? (*Lui indiquant du doigt la galerie.*) Passe devant moi!

Lazare, comme se réveillant, met machinalement ses mains derrière son dos, et prend le chemin que lui indique Judaël.

ACTE DEUXIEME.

Une salle riche du palais de Médicis. Grande porte et grande fenêtre au fond. Portes latérales à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUDAEL, GALEOTTO.

Au lever du rideau, Judaël se promène avec impatience et voit arriver Galeotto par le fond.

JUDAEL.

Enfin! tu t'es fait bien attendre.

GALEOTTO.

Aussi, monseigneur, j'ai bien des choses à vous dire.

JUDAEL.

Et moi aussi, Galeotto, j'ai quelque chose à t'apprendre, et des ordres à te donner.

GALEOTTO.

Dites d'abord, monseigneur.

JUDAEL.

Nous nous sommes trompés d'un jour. Cosme de Médicis avait la nuit même retiré le testament de la cassette pour le relire ou le récrire, que sais-je?...

GALEOTTO.

Que nous importe, monseigneur?

JUDAEL.

Et comme à son réveil il voulait l'y remettre, il s'est aperçu de la disparition de la cassette, qui contenait cent ducats qu'il destinait... à des aumônes.

GALEOTTO.

Diable! ceci est d'autant plus embarrassant que cela vient coïncider avec la fausse déclaration du porte-enseigne Juliano, qui, pour garantir l'honneur de la duchesse, sa maîtresse, dit qu'il ne s'est introduit la nuit que pour tenter et accomplir un vol... et je veux vous dire aussi que Cosme de Médicis a donné des ordres pour qu'on lui amenât le prisonnier, qu'il veut interroger lui-même.

JUDAEL.

Il faut, Galeotto, faire avorter la générosité de cet homme qui se dit voleur et qui veut attirer sur lui-même le châtiment et le déshonneur.

GALEOTTO.

Oui, monseigneur, il faut qu'ils soient flétris ensemble, l'amant et la maîtresse.

JUDAEL.

Et pour donner un démenti formel à ce Juliano qui s'accuse, il y a un moyen tout naturel.

GALEOTTO.

Lequel, monseigneur?

JUDAEL.

Il faut, avant la fin de la journée, livrer à Médicis Lazare le muet, que nous accuserons d'avoir soustrait la cassette, ce que nous prouverons facilement; nous avons sur lui l'avantage de la parole. Le voleur une fois trouvé... il faudra bien, pour éclaircir le mystère, apprendre à Cosme de Médicis la véritable cause de la venue secrète et nocturne du porte-enseigne Juliano.

GALEOTTO.

Vous avez raison, monseigneur.

JUDAEL.

Mais qui vient?

GALEOTTO, *regardant.*

C'est le duc de Médicis.

JUDAEL.

Suis-moi... Galeotto, je ne veux pas encore le voir.

Ils sortent. Cosme paraît, suivi d'un Garde, par la porte latérale de droite.

SCÈNE II.

COSME, UN GARDE, *puis* LA DUCHESSE.

COSME *au Garde.*

C'est ici que vous m'amènerez le porte-enseigne Juliano. Avez-vous donné cet ordre qui doit le faire remettre entre vos mains?

LE GARDE.

Oui, monseigneur.

COSME.

Hâtez-vous... j'attends.

LE GARDE, *avant de sortir, aperçoit la Duchesse qui vient.*

Je vous annonce, monseigneur, madame la duchesse de Médicis.

Il sort.

COSME, *à part.*

La duchesse! elle a sans doute déjà connaissance de cette triste arrestation.

LA DUCHESSE, *entrant, du fond.*

Je vous cherchais, monseigneur.

COSME, *avec surprise.*

Qu'avez-vous donc, madame? comme vous êtes pâle! les événemens de cette nuit vous ont donc causé de l'inquiétude ou de la terreur?

LA DUCHESSE.

Oui, monseigneur.

COSME.

Qu'il soit maudit, celui qui vous a fait souffrir!

LA DUCHESSE.

Ne maudissez pas, monseigneur.

COSME.

Vous avez raison, duchesse; il ne faut jamais se hâter de condamner.

LE GARDE, *entrant.*

Monseigneur veut-il recevoir le prisonnier?

COSME.

Qu'on me l'amène. (*Le Garde sort.*) Vous voyez, Nativa, que je veux interroger moi-même; veuillez m'assister; j'ai grande confiance en votre pénétration.

LA DUCHESSE, *à part.*

Comment le justifier, mon Dieu!

COSME.

Voici le porte-enseigne Juliano...

SCÈNE III.

COSME, LA DUCHESSE, JULIANO*, LE GARDE.

COSME, *à Juliano, que deux gardes ont amené.*

Cette nuit, Juliano, vous vous êtes secrètement introduit dans l'intérieur de mon palais; vous y êtes resté caché jusqu'au matin; vous vous en échappiez furtivement quand les archers vous ont saisi. Quel intérêt vous avait donc amené nuitamment chez moi? (*Silence de Juliano.*) Vous ne répondez pas, Juliano?... Cette même nuit un vol a été commis dans mon palais; savez-vous qui a commis ce vol?

JULIANO.

C'est moi, monseigneur.

LA DUCHESSE, *vivement.*

Mais cela ne peut-être... Vous ne savez donc pas, Juliano, que les voleurs sont à jamais flétris par les lois?

JULIANO.

Dieu veuille que son déshonneur n'atteigne que le coupable!

LA DUCHESSE.

Mais il n'en pourrait être ainsi... votre déshonneur ne vous frapperait pas seul, car vous avez un père, une fiancée.

JULIANO.

Oui, madame. (*Avec supplication.*) Et à cause d'eux je ne demande pas que l'on me pardonne, mais que l'on m'épargne, monseigneur.

LA DUCHESSE.

Mais il n'est pas coupable, monseigneur.

COSME.

Pourtant, vous l'entendez, madame, il l'avoue (*A Juliano.*) Mais, malheureux, que voulais-tu donc faire de cet or, toi qui n'as pas pensé que la générosité de Cosme aurait pu te garantir du déshonneur?

JULIANO.

Ayez pitié, monseigneur, et ne me questionnez pas.

VOIX, *dans la coulisse.*

Il faut que j'arrive jusqu'à lui.

* La Duchesse, Juliano, Cosme.

JULIANO.

La voix de mon père!

LA DUCHESSE, *à part.*

Son père?

JULIANO.

Oh! par pitié, monseigneur, madame la duchesse, permettez que je ne rencontre pas mon père, qui sait déjà mon déshonneur.

COSME, *ouvrant une porte à gauche, et aux Gardes.*

Gardes, emmenez cet homme et restez là près de lui.

Les Gardes et Juliano entrent, Cosme referme la porte

LA DUCHESSE, *avec larmes.*

J'espère en vous, mon Dieu, qui voyez sa générosité.

SCÈNE IV.

COSME, LA DUCHESSE, MATHÉO, *puis* SYLVIA.

MATHÉO, *entrant précipitamment.*

Monseigneur, excusez le vieillard qui a osé pénétrer jusqu'à vous, son seul espoir! Jusqu'à ce jour mon fils avait bien mérité du ciel, et pourtant... pardonnez, monseigneur... mais les sanglots m'étouffent.

COSME.

Remettez-vous, vieillard, et parlez: madame la duchesse et moi, nous vous écoutons...

MATHÉO.

Monseigneur, j'ai servi de père à un enfant que votre justice peut déshonorer et que votre clémence peut épargner peut-être!

LA DUCHESSE, *imprudemment.*

Ayez bon espoir!

MATHÉO.

Vous êtes bonne, madame... et pourtant, vous, qui n'avez pas d'enfant, vous ne connaissez que la moitié de mes douleurs, et vous ne savez pas qu'en frappant Juliano, vous tueriez en même temps ma pauvre fille, à laquelle il est fiancé... pitié pour elle. (*A Cosme.*) Monseigneur, Juliano vous a dérobé cent ducats d'or; le vieillard son père vous apporte les siens, et vous devra plus que la vie si vous sauvez son coupable enfant!

Il va poser une bourse sur une table à droite.

COSME, *allant à la Duchesse.*

Cent ducats! Juliano ne savait donc pas que son père avait cet or?...

MATHÉO *.

Hier je ne l'avais pas, monseigneur.

COSME.

Et qu'as-tu donc fait pour te le procurer?

MATHÉO.

Il y a quinze ans, monseigneur, quelques heures avant sa mort, le père de Juliano, m'a remis un précieux joyau auquel devait se rattacher la destinée de son fils. Je l'avais précieusement conservé jusqu'à ce jour, et ce matin, le cœur brisé, je l'ai porté aux juifs, qui me l'ont échangé contre cent ducats que je veux employer à réparer le vol... Permettez-moi, monseigneur, d'avoir fait ce sacrifice, vous à qui j'en demande un plus grand... le pardon et l'oubli du mal.

* La Duchesse, Cosme, Mathéo,

COSME, *à part.*

Pauvre vieillard!...

LA DUCHESSE, *vivement, à Cosme.*

Le châtiment de Juliano frapperait des innocens, monseigneur!

COSME.

Et Dieu nous saura gré d'avoir sauvé le fils pour épargner le père.

LA DUCHESSE.

Et peut-être n'est-il pas coupable, monseigneur!

COSME.

Il l'est, madame; que son repentir lui fasse trouver grâce au ciel.

MATHÉO.

Vous épargnerez mon fils, monseigneur?

COSME.

Demain je le sommerai de me rendre secrètement son épée, et secrètement aussi je lui enjoindrai l'ordre de quitter la Toscane. Ta fille et toi vous pourrez le suivre...

MATHÉO.

Oh! merci, monseigneur; je l'entraînerai bien loin, si loin que son souvenir n'arrivera plus jusqu'à vous. Le travail et la misère ne me lasseront jamais, mais le déshonneur m'aurait fait mourir... Maintenant, monseigneur, ma fille est là derrière cette porte: permettez qu'elle entre!... Viens, ma fille, viens, Sylvia. (*Sylvia paraît, il la prend par la main.*) Va te jeter aux genoux de monseigneur de Médicis, va te prosterner pleurant aux pieds de la duchesse Nativa de Médicis; car sans eux tu étais bientôt veuve, orpheline, déshonorée. Va, ma fille, va remercier tes sauveurs.

SYLVIA, *se jetant aux pieds de la duchesse.*

Oh! madame la duchesse!

LA DUCHESSE.

Pauvre enfant! (*Bas à Sylvia.*) Juliano se justifiera plus tard!

SYLVIA.

N'est-ce pas, madame la duchesse?

COSME, *qui a été ouvrir la porte à gauche.*

Et maintenant viens, Juliano, viens, malheureux enfant.

Il l'amène par le bras.

SCÈNE V.

LES MÊMES, JULIANO, *puis* GALEOTTO.

JULIANO *.

Grand Dieu!

COSME.

Vois, ton vieux père et ta fiancée qui pleurent. Courbe-toi devant cette larme paternelle et libératrice; car sans elle tu partais peut-être demain sur les galères de l'État.

JULIANO, *s'inclinant devant son père.*

Oh! mon père!

* La Duchesse, Sylvia, Mathéo, Cosme, Juliano.

COSME.

Et maintenant, Seigneur, fais-lui miséricorde. (*Prenant la jeune fille par la main.*) Venez, jeune fille, accompagnez votre père, et jusqu'à demain donnez-lui du courage.

MATHÉO.

Que Dieu soit avec vous, monseigneur !

JULIANO.

Adieu, mon père.

MATHÉO.

Le duc a permis que nous puissions te dire au revoir, Juliano.

LA DUCHESSE, *à part.*

Oh ! oui, je le justifierai, moi.

Mathéo et Sylvia sortent par le fond.

GALEOTTO, *entrant par la droite.*

Monseigneur, votre cousin Judaël de Médicis vous demande un entretien.

COSME.

Dans un instant. Attends, Galeotto. (*Aux Gardes.*) Emmenez Juliano dans sa prison; mais je ne veux pour lui ni interrogatoire ni fers aux mains. Qu'on ne fasse rien sans mes ordres.

JULIANO.

Je me suis perdu, mais je te sauve, ma mère...

Les Gardes emmènent Juliano par le fond.

COSME.

Maintenant, approche, Galeotto, et écoute bien ce que je vais te dire. Tu vas aller tout de suite au quartier des juifs ; tu demanderas aux marchands un joyau qui leur a été vendu pour cent ducats par le vieillard que tu viens de voir sortir d'ici; tu le désigneras facilement, cet homme; et le joyau, tu l'achèteras pour moi à quelque prix que ce soit; et si tu me le rapportes avant une heure, je te donnerai cinq cents ducats.

GALEOTTO.

Monseigneur a dit ?

COSME.

Cinq cents ducats... comprends-tu ?

GALEOTTO.

Parfaitement, monseigneur; mais je m'étonne... pour cette généalogie qui m'avait coûté six jours de travail...

COSME.

Je t'ai fait donner six écus, n'est-ce pas ? C'est qu'en une heure tu m'auras aidé à faire une bonne action, et qu'en six jours tu avais fait un gros mensonge. Va, et fais venir Judaël.

GALEOTTO, *s'échappant.*

J'y cours, monseigneur.

LA DUCHESSE.

Que voulez-vous faire, monseigneur ?

COSME.

Rendre au vieillard, qui n'a pas voulu reprendre son or, le joyau qu'il regrette.

LA DUCHESSE.

Je vous avais deviné... vous êtes bon.

COSME.

Nous sommes riches, Nativa, voilà tout... Voici Judaël.

LA DUCHESSE.

Je vous quitte, monseigneur.

COSME.

Pourquoi t'éloigner ? je n'ai pas de secret pour toi, Nativa.

SCÈNE VI.

COSME, LA DUCHESSE, JUDAEL.

JUDAEL, *entrant par la droite.*

Grande nouvelle, monseigneur; Juliano le porte-enseigne est innocent de ce vol commis cette nuit chez vous.

COSME.

Que dit-il ?

LA DUCHESSE.

Achevez, Judaël.

JUDAEL.

L'on vient d'arrêter, comme il sortait de Florence, un homme infirme, un mendiant qui cachait sous ses haillons la cassette qui vous a été dérobée cette nuit.

COSME.

Mais Juliano se dit coupable.

JUDAEL.

Il ne l'est pas, monseigneur. (*A voix basse.*) Il y a là-dessous un grand mystère.

LA DUCHESSE.

Mais cet homme... en l'interrogeant on se convaincra de l'innocence de Juliano.

COSME.

Qu'on le fasse venir.

JUDAEL.

J'ai donné l'ordre qu'il vous fût amené; mais en vain vous voudrez l'interroger, je vous ai dit que c'était un mendiant infirme; il est muet.

COSME.

Muet ?

JUDAEL.

Oui, monseigneur... et Galeotto l'a reconnu pour l'avoir vu jusqu'à la nuit rôder autour du palais ; il est sans aucun doute l'auteur du vol et le porte-enseigne est innocent.

COSME.

Juliano innocent !... s'il en pouvait être ainsi ! quelle joie pour ce vieillard tout-à-l'heure si désespéré, pour cette pauvre jeune fille !

LA DUCHESSE.

Monseigneur, peut-être ne sont-ils pas encore sortis du palais... Permettez que je coure les arrêter s'il en est temps encore... J'aurai tant de bonheur à leur annoncer cette nouvelle que Judaël nous apporte !

COSME.

Allez, duchesse; qu'ils ne pleurent plus, qu'ils espèrent.

LA DUCHESSE.

Je cours, monseigneur. (*A part, en sortant*

joyeuse.) Oh! maintenant, moi, je puis leur affirmer son innocence.

Elle sort.

SCÈNE VII.

COSME, JUDAEL.

JUDAEL.

Elle s'éloigne à propos.

COSME.

Bonne duchesse, comme elle prenait part à leur affliction, et comme elle partage à l'avance leur joie!

JUDAEL.

J'allais vous le faire observer, monseigneur.

COSME.

Mais ce muet, je veux le voir.

JUDAEL.

On l'amène, monseigneur; le voici.

Deux Gardes paraissent; l'un porte la cassette, l'autre accompagne Lazare, qui entre par le fond et reste comme en extase, en examinant Cosme de Médicis.

COSME, *l'observant.*

Quelle misère!... que de souffrance dans tous ses traits!... Vois donc, Judaeël!

JUDAEL.

Oui, monseigneur, cet homme a dû souffrir... (*A ces mots, le regard du Muet se fixe sur Judaël. A part.*) Il faut par extrême prudence éviter qu'ils restent long-temps ensemble.

COSME.

Et Dieu lui a refusé la parole?

JUDAEL.

Oui, monseigneur.

COSME.

Mais il sait lire peut-être?

JUDAEL.

Non, monseigneur.

COSME.

Quel moyen employer pour se faire comprendre?

JUDAEL.

Nous y parviendrons, monseigneur; mais à cette heure il faut prouver sans retard la culpabilité de ce mendiant et l'innocence de Juliano... je le puis en deux mots, monseigneur, en vous révélant un secret, et pour cela nous ne sommes pas seuls... Je vais faire emprisonner cet homme.

COSME, *désignant la porte à gauche*.*

Non... qu'il entre là... je veux plus tard essayer de me faire entendre à lui. (*Aux Gardes.*) Vous veillerez sur cet homme. (*Les Gardes et le Muet entrent.*) Et maintenant, hâte-toi, Judaël, brise ce mystère impénétrable, ce secret... parle.

JUDAEL.

Monseigneur, ce matin nous avons fouillé partout dans la chambre du porte-enseigne en y cherchant la cassette, et voici ce que nous y avons trouvé.

Il lui remet un portrait.

* Judaël, Cosme.

COSME.

Le portrait de Nativa!

JUDAEL, *lui remettant une lettre.*

Et cette lettre signée de Nativa Pazzi.

COSME.

Signée d'elle?

JUDAEL.

Monseigneur, cette lettre fixe au porte-enseigne un rendez-vous la nuit, monseigneur... Juliano, qui n'a pas volé, a cependant passé secrètement la nuit dans le palais.

COSME, *avec épouvante.*

Judaël!

JUDAEL.

Et maintenant, comprenez-vous l'affliction de la duchesse quand elle vit Juliano compromis, et sa joie subite en entrevoyant sa délivrance?

COSME.

Judaël!

JUDAEL, *continuant.*

Comprenez-vous enfin dans quelle chambre secrète le jeune homme a mystérieusement passé la nuit?

COSME, *furieux.*

Juda...!

JUDAEL, *vivement.*

J'ai des preuves, monseigneur... Mais lisez donc, lisez donc... C'était cette nuit même que la duchesse lui donnait un rendez-vous... Je n'invente rien, c'est écrit, voyez.

COSME.

Oh! malheur!... oh! vengeance!

JUDAEL.

Oui, vengeance, monseigneur!

COSME, *avec désespoir.*

Oh! Judaël!... oh! mon Dieu! mon Dieu!

Il tombe accablé dans un fauteuil à gauche.

JUDAEL, *se rapprochant de lui.*

Du courage, monseigneur; appelez la colère à votre aide et non pas l'abattement, et vengez-vous... Oui, vengeons-nous, car qui vous outrage m'outrage, qui vous frappe m'atteint... Vengeons-nous, monseigneur... Que décidez-vous pour la duchesse?

COSME, *se levant et passant la scène*.*

Une séparation...

JUDAEL.

Publique, n'est-ce pas?

COSME.

Non, Judaël... Mais est-ce possible?... O mon Dieu!... Nativa souillée, perdue!... elle adultère, infâme!

JUDAEL.

Qui l'aurait soupçonnée, monseigneur?

COSME.

Nativa à la voix si douce, au regard si pur!... oh! insensé vieillard, qui souvent, la contemplant avec extase, lui saisissait la main, tant il craignait que l'ange ne reprît son vol et ne le quittât pour remonter au ciel!... et la jeune femme, qui accor-

* Cosme, Judaël.

dait au vieillard un regard complaisant, donnait à son amant des nuits longues et folles... O malheur! malheur! malédiction sur toi, Nativa! mort à toi, Juliano... Où est-il?

JUDAEL.

En prison.

COSME.

Qu'il vienne.

JUDAEL.

Que voulez-vous?

COSME.

Un duel.

JUDAEL.

Un duel!... à votre âge!

COSME.

Et qu'importe mon âge?... Oui, ma main tremblerait peut-être en portant une épée; mais il y a des duels dans lesquels le sort décide, et dans ceux-là la destinée ne tient pas compte des âges...

JUDAEL.

Mais vous oubliez que le porte-enseigne est le fils d'un misérable, et que vous êtes, vous, duc de Médicis?

COSME.

Oui, je suis le duc de Médicis et le petit-fils d'un artisan qui vendait des chapelets sur la place de l'église; je suis duc de Médicis et le neveu de ton père, Judaël, de ton père, qui était journalier dans un chantier du port... je suis duc de Médicis, et pour cela je n'aurai pas le droit de me venger sans me charger la conscience d'un lâche assassinat... Non pas, je suis le duc de Médicis... En effet, je possède à moi seul plus de richesses que les empereurs d'Orient, et j'ai tant de vaisseaux dispersés sur les mers, qu'en les réunissant près les uns des autres on en ferait une ceinture à Venise... Eh bien! tout cela je l'échangerais s'il le fallait contre un habit de mendiant pour avoir le droit de me battre avec l'homme que la duchesse a trouvé assez noble pour lui donner son amour...

JUDAEL.

Mais s'il vous tue, monseigneur?

COSME.

Tu me vengeras, Judaël... D'ailleurs, tu vois bien que je vais mourir avant demain peut-être, que le sang m'étouffe... que ma tête s'égare... Qu'on m'amène Juliano; je veux un duel... Le désespoir est un stylet qui entre trop lentement au cœur... Je veux un duel.

Il cherche à sortir par le fond.

JUDAEL, *se mettant au-devant de lui.*

Monseigneur...

COSME, *luttant.*

Laisse-moi.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, GALEOTTO.

GALEOTTO, *accourant par la droite.*

Monseigneur...

COSME, *se retournant.*

Qui vient là?

GALEOTTO.

Je n'ai pas mis une heure, monseigneur, et voici le joyau que vous m'avez envoyé quérir.

COSME.

Quel joyau?

GALEOTTO.

Le joyau vendu au juif par le père de Juliano. Le voici, monseigneur.

Il met la chaîne dans les mains de Cosme.

COSME.

Cette chaîne... mais... je ne me trompe pas... cette chaîne est la mienne... mais c'est bien elle! (*A Galeotto.*) Et c'est là ce qu'avait vendu cet homme?

GALEOTTO.

Oui, monseigneur.

COSME.

Mais cette chaîne m'a été volée!

JUDAEL *et* GALEOTTO.

Volée!

COSME, *glorieux.*

Ah! merci, Seigneur! Nous nous sommes trompés, Judaël... cette chaîne m'a été volée par Juliano cette nuit... Nativa n'est pas coupable... Juliano ne mentait pas quand il s'est dit voleur. Oh! je le ferai juger... lui et son père, qui devait profiter du vol... et vous verrez, vous verrez que Nativa n'est pas coupable. Je le savais bien, mon Dieu! Ils ont osé me voler pendant mon sommeil, ces hommes! car depuis quinze ans cette chaîne ne m'avait jamais quitté... je l'avais sans cesse nuit et jour, là, sous mon pourpoint... (*Avec stupeur.*) Grand Dieu!

Comme il a mis la main sur sa poitrine, il a senti la chaîne qu'il a toujours sous son pourpoint... Il l'arrache avec violence et terreur, reste pétrifié en tenant une chaîne dans chacune de ses mains.

JUDAEL, *à Galeotto.*

Que veux dire cette double chaîne?

GALEOTTO.

Observons, monseigneur.

COSME, *réfléchissant, et regardant les chaînes.*

Oui... c'est bien la même chaîne brisée!... (*Réfléchissant.*) Ce vieillard qui a élevé le porte-enseigne a reçu ce joyau du père de Juliano qui est mort il y a quinze ans, et ce jeune homme s'appelle Juliano... comme Salviati... Mais c'est l'enfant que j'ai cherché toujours sans cesse, c'est lui! et il est l'amant de la duchesse!... (*Avec désespoir.*) O mon Dieu! mon Dieu!... Mais qu'ai-je donc fait, Seigneur, pour souffrir en une heure tes plus cruelles tortures?

Il tombe sur un siége à gauche.

GALEOTTO, *à Judaël.*

Cette double chaîne, monseigneur, semble se rattacher à quelque mystérieux événement.

JUDAEL, *l'observant.*

Je le crois.

COSME, *d'une voix étouffée.*

Judaël...

JUDAEL, *s'approchant.*

Monseigneur.

COSME, *absorbé.*

Reste seul près de moi.

JUDAEL.

Bien, monseigneur. (*Bas à Galeotto.*) Entre dans cette chambre; le muet y est enfermé avec deux gardes, tu les renverras et te feras son gardien.

GALEOTTO.

C'est plus sage; un de ses gestes pourrait être interprété.

JUDAEL.

Oui, on ne saurait prendre trop de précaution. Va.

Galeotto entre dans la chambre à gauche.

JUDAEL, *à part et avec inquiétude.*

Que vais-je apprendre? (*Il s'approche de Cosme.*) Nous sommes seuls, monseigneur.

COSME, *lui tendant la main.*

Judaël, tu es mon seul parent, mon seul ami. Maintenant je vais te montrer la profondeur de l'abîme dans lequel Dieu m'a conduit, et tu me donneras aide et secours, car tu me plaindras, Judaël.

JUDAEL.

En effet, monseigneur, c'est à votre seul parent et votre seul ami que vous pouvez vous confier, et demander aide au besoin.

COSME.

Écoute-moi bien attentivement, Judaël... car ma voix s'affaiblit, et je crois sentir ma dernière heure. Mon testament cacheté, qui est entre les mains de la duchesse, laisse tous mes biens au fils inconnu d'un des frères Salviati, qui m'ont donné cinq existences de héros pour payer une dette de reconnaissance.

JUDAEL, *à part.*

Que dit-il?

COSME.

Eh bien! Judaël, cet enfant que je n'espérais plus rencontrer, je viens de le trouver aujourd'hui.

JUDAEL.

Quoi! cet héritier de tous vos biens?

COSME.

Oui... cette chaîne, seul signe auquel je devais le reconnaître, vient de me conduire sur sa trace... et Juliano le porte-enseigne est le fils de Juliano Salviati, mort dans mes bras en me léguant son enfant.

JUDAEL.

Juliano!

COSME.

C'est lui, Judaël... lui, l'enfant pour lequel j'ai prié tous les jours et pour qui j'ai depuis quinze ans entassé trésors sur trésors... lui, à qui je dois à toute heure ouvrir ma maison et donner la meilleure place à mon foyer.

JUDAEL.

Mais il est aimé de la duchesse, monseigneur...

COSME, *se levant.*

Voilà, Judaël, le malheur que Dieu fait peser à cette heure sur ma tête blanchie et qui me conduira désolé dans la tombe.

Il s'appuie en pleurant sur Judaël.

JUDAEL.

Ayez du courage, monseigneur. (*A part.*) Dieu! s'il allait mourir!... le testament!...

COSME.

Il faut que je fuie, Judaël, que je quitte la Toscane. Tu m'accompagneras, n'est-ce pas?

JUDAEL.

Oui, monseigneur, je ne vous quitterai pas.

COSME.

Il ne faut plus que j'aperçoive Nativa... car sa seule vue m'arracherait mon dernier soupir... Je l'aimais tant, mon Dieu!...

LA DUCHESSE, *dans la coulisse.*

Monseigneur...

COSME, *épouvanté.*

La voici!

JUDAEL, *le soutenant.*

Du courage, monseigneur.

SCÈNE IX.

COSME, JUDAEL, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, *entrant.*

Monseigneur, voici le père et la fiancée de Juliano... Ils sont là... N'est-ce pas, monseigneur, que Juliano nous sera bientôt rendu?

COSME, *s'efforçant.*

A vous... Nativa... (*Il veut marcher.*) Juliano!

Il chancelle.

LA DUCHESSE.

Monseigneur, qu'avez-vous?

COSME *cherchant à sortir par la droite.*

Arrache-moi d'ici, Judaël? Conduis-moi.

Il s'évanouit dans les bras de Judaël, près de la porte.

LA DUCHESSE.

Au secours!... du monde!... Monseigneur!

Plusieurs Domestiques sortent de l'appartement de Médicis, le soutiennent et l'emportent dans son appartement.

JUDAEL, *à d'autres domestiques qui paraissent par le fond.*

Courez prévenir le médecin du palais... allez! allez!

SCENE X.

JUDAEL, *puis* GALEOTTO.

JUDAEL, *après avoir fermé la porte, revenant en scène avec épouvante.*

Quoi! ses secrets endormis se réveillent quand

le vieillard expire... Oh!... mille démons! je veux lutter encore; les vivans seuls héritent, et je veux être hardi comme le hasard et prompt comme la pensée. (*Courant à la porte au deuxième plan.*) Galeotto!

GALEOTTO, *paraissant.*

Vous êtes seul?

JUDAEL.

Seul.

GALEOTTO.

Et le duc?

JUDAEL.

Il est évanoui, mort ou va mourir, et il vient de me révéler...

GALEOTTO.

Je sais tout, monseigneur; car de cette chambre, et l'oreille appuyée sur la porte, j'ai tout entendu.

JUDAEL.

Et tu as compris, n'est-ce pas, qu'il faut que la nouvelle de la mort du porte-enseigne arrive en même temps que celle de la mort du duc de Médicis?

GALEOTTO.

Oui, monseigneur.

JUDAEL.

Va, descends dans les prisons, emploie contre Juliano sans défense le poison ou le poignard... nous accuserons demain sa faiblesse ou son désespoir. Va.

GALEOTTO.

Mais, monseigneur, si le duc revient de cet évanouissement, si demain il demande à voir cet héritier, ce prisonnier?...

JUDAEL.

Il apprendra sa mort.

GALEOTTO.

Et verra sur son cadavre les traces d'une mort violente... et que deviendrai-je, moi qui l'aurai seul approché?

JUDAEL.

Oui, mais si le duc meurt, Galeotto, que faire?... que résoudre?... O mon Dieu!... Ah!... descends dans les prisons, prépare tout pour la mort du porte-enseigne, et je te ferai savoir le sort de Cosme de Médicis.

GALEOTTO.

Mais par qui me ferez-vous porter cette nouvelle, sans créer peut-être un témoin contre nous?... prenez-y garde, monseigneur.

JUDAEL.

En effet... (*Il se promène avec inquiétude. S'arrêtant tout-à-coup.*) Écoute, je vais me rapprocher du duc, et s'il donne encore signe de vie, si les médecins espèrent... (*désignant la fenêtre*) je viendrai jeter par cette fenêtre le cri de veille de nuit aux archers du palais; et ce cri, répété de sentinelle en sentinelle, ira bientôt jusqu'au fond des prisons. Ce cri t'annoncera le salut de Médicis. Protége alors la vie du capitaine... Mais si avant une heure les sentinelles n'ont pas parlé, qu'il meure, Galeotto, car ce silence t'apprendra que Cosme aura cessé de vivre.

GALEOTTO.

Bien, monseigneur... bien pensé, car le cri sera le signal du salut, et le silence celui de la mort... et le silence ne pourra jamais témoigner contre nous.

JUDAEL.

Tu m'as bien compris, je le vois.

GALEOTTO.

Oui, monseigneur... si j'entends la sentinelle, j'épargne Juliano.

JUDAEL.

Et si dans une heure tu n'as rien entendu?

GALEOTTO.

Sa mort sans retard.

JUDAEL.

Va donc.

GALEOTTO.

Je pars. (*S'arrêtant.*) Mais, monseigneur... et le muet prisonnier que j'ai laissé là, seul, sans gardes?

Il désigne la porte.

JUDAEL.

En effet, envoie des hommes d'armes avec l'ordre de le conduire dans les cachots; je ne veux pas qu'il reste dans le palais.

GALEOTTO.

Bien. Et maintenant, l'oreille attentive, je vais attendre le signal.

JUDAEL.

Et sans témoin, sans secours, nous pouvons défier l'événement...

GALEOTTO, *montant la scène.*

Allez auprès du duc.

JUDAEL, *le suivant.*

Toi près du porte-enseigne.

GALEOTTO.

Hâtez-vous!

JUDAEL.

Hâte-toi!

Galeotto sort par le fond.

SCÈNE XI.

JUDAEL, *seul.*

Et maintenant que tes scrupules sont levés, Galeotto, tu n'entendras pas, quoi qu'il arrive, le cri de la sentinelle; que Cosme de Médicis vive ou meure, il faut que Juliano cesse de vivre... le vieillard pourrait, en vertu de son serment, pardonner au coupable... mais la tombe ne rend jamais les morts... Satan a décidé... prolonge-toi pendant une heure, silence de mort... frappe sans arrière-pensée, Galeotto... moi, je vais plaindre ou pleurer Médicis.

Il entre dans l'appartement de Cosme. Comme il vient de sortir.

LAZARE *entre lentement; son émotion fait comprendre qu'il a tout entendu; il court à la porte par laquelle est sorti Judaël et la trouve fermée. Il entr'ouvre lentement la porte du fond*

comme pour s'assurer que personne ne vient; puis, comme frappé d'une lumière soudaine, il court rapidement à la fenêtre au fond, l'ouvre avec violence, s'avance sur le balcon et crie d'une voix décidée :
Archers du palais, veillez!

LA VOIX DES ARCHERS.

Archers du palais, veillez! (*Plus loin.*) Archers du palais, veillez...

LAZARE.

Judaël, le signal libérateur arrive jusqu'au fond des prisons. (*Dernier cri lointain de la sentinelle.*) Jour de Dieu! je suis resté quinze ans sans dire un mot; car, pour un seul mot prononcé, il était mort celui qui a ton terrible secret... Judaël. (*Avec délire et invocation.*) Oh! Seigneur... mon Dieu! qui n'avez jamais éteint en moi l'espoir de la vengeance et de la liberté... Seigneur, qui m'avez donné la puissance d'arrêter avec un cri les assassins trompés... est-ce qu'il est venu, mon Dieu, le grand jour de la vengeance?

La porte du fond s'ouvre. Les Soldats envoyés par Galeotto paraissent, et font signe à Lazare, qui se résigne à les suivre.

ACTE TROISIEME.

Une salle basse du palais de Médicis; cette salle, qui avoisine et précède les prisons, est construite en pierre ; grande porte au fond; deux portes latérales à droite, la plus proche du public est grillée; à gauche, porte latérale au premier plan ; grande fenêtre avec des barreaux au deuxième plan.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUDAEL, LAZARE, UN GARDE.

Judaël est sur le devant de la scène. Lazare est debout près de la fenêtre; un Garde est près de Judaël.

JUDAEL, *au garde.*

Faites préparer une barque avec deux rameurs et quatre archers pour transporter secrètement cette nuit Juliano le prisonnier dans les prisons de l'Arsenal. Allez... (*Le garde sort par la gauche.*) Dans ces prisons, loin du palais Médicis, j'en serai mieux le maître... (*A Lazare.*) Eh bien! Lazare, tu ne vois toujours que cette jeune fille dans cette maison? (*Lazare fait un geste affirmatif. A lui-même.*) Mathéo est donc encore au palais Médicis, et depuis deux grandes heures déjà quel peut être l'objet de sa longue conférence avec le duc?... Oh! la mort de Juliano eût été contre les amans une preuve de plus, et pour moi la fin de toutes mes inquiétudes... Mais Galeotto, guidé par une prévision fatale, l'a laissé vivre... Maintenant qu'il sait le rétablissement du duc de Médicis... il me dit avoir entendu le cri des sentinelles, et moi je ne puis lui dire : Tu mens, Galeotto... Je ne puis avouer que je lui tendais un piége et provoquer une explication.

LAZARE, *qui s'est approché, le tire par son manteau en lui désignant la fenêtre.*

JUDAEL.

La jeune fille n'est plus seule?

LAZARE, *geste négatif.*

JUDAEL, *allant à la fenêtre.*

Son père est de retour?

LAZARE, *geste affirmatif.*

JUDAEL.

Oui, je les vois ensemble! Mathéo n'est plus au palais, et je vais, en me rapprochant du duc, apprendre de lui ce qui vient de se passer entre eux. (*A Lazare.*) Écoute-moi, Lazare; je t'avais promis ta liberté, et tu es encore prisonnier, parce qu'un événement auquel tu ne peux rien comprendre est venu tout changer; si bien qu'aujourd'hui ta captivité me sert comme hier ton accusation m'a servi; mais dans deux jours tu seras libre, et jusque là tu ne rentreras plus dans ces affreux cachots, tu resteras ici... Souviens-toi bien que tu m'as promis de ne répondre par tes gestes à aucune des questions qui te seraient adressées, même par le duc de Médicis.

LAZARE, *geste affirmatif.*

JUDAEL.

Tiens ta promesse, et avant deux jours j'aurai tenu la mienne. Et maintenant, allons trouver Médicis.

Comme il va pour sortir par le fond, il voit entrer Galeotto.

SCÈNE II.

JUDAEL, GALEOTTO.

Lazare va s'asseoir sur un escabeau près de la fenêtre.

GALEOTTO.

Monseigneur, écoutez-moi... je viens vous apprendre de bonnes et importantes nouvelles.

JUDAEL.

Qu'est-ce donc?

GALEOTTO.

Je vous le disais bien ce matin, monseigneur, qu'outre les preuves que nous avons déjà, les amans ne tarderaient pas à nous en fournir d'autres.

JUDAEL.

Que sais-tu donc?

GALEOTTO.

La duchesse vient de me faire appeler, et m'a offert les plus beaux de ses diamans si je pouvais parvenir à lui préparer, dans cette salle, une entrevue secrète avec Juliano.

JUDAEL.

Et tu as consenti ?

GALEOTTO.

Comme vous le pensez bien... mais ce n'est pas tout... J'ai vu un sergent des archers introduire secrètement dans une des salles basses un batelier dont la barque est amarrée sur le bord de l'Arno, presque en face du palais...

JUDAEL.

Elle a donc le projet de faire évader Juliano ?

GALEOTTO.

Sans aucun doute, monseigneur... et loin de nous y opposer...

JUDAEL.

Il faut nous y prêter, Galeotto.

GALEOTTO.

Puis à grand bruit nous ferons arrêter le porte-enseigne s'évadant, nous prouverons que son évasion aura été combinée, protégée par la duchesse.

JUDAEL.

Et nous aurons une nouvelle preuve, Galeotto.

GALEOTTO.

Et une nouvelle force, monseigneur.

JUDAEL.

Bien ! moi j'ai fait apprêter une barque pour le transporter dans les prisons de l'Arsenal; je vais y faire cacher des hommes qui l'arrêteront sur le fleuve. Quand doit venir la duchesse ?

GALEOTTO.

Sitôt qu'il sera nuit.

JUDAEL.

Et le jour baisse déjà !... cours vite, et fais amener ici Juliano.

GALEOTTO.

Je me hâte, monseigneur, et le reste vous regarde.

JUDAEL.

Sois tranquille, Galeotto. (*Galeotto sort.*) Encore un espoir. Mais Galeotto ne me trompe-t-il pas?... Oh ! je n'ose plus me fier à lui depuis qu'il m'a trompé, qu'il m'a joué en feignant adroitement d'avoir entendu le cri des sentinelles... Je n'aime pas qu'un valet soit plus habile que son maître... Peut-être, séduit par la duchesse, veut-il m'enlever Juliano... peut-être n'est-ce pas par le chemin qu'il m'indique que la duchesse doit faire échapper son amant... Ecoute, Lazare... (*Lazare s'approche. Lui désignant la porte grillée sur le premier plan à droite.*) Tu vas entrer là ; au travers de cette porte tu pourras voir et entendre secrètement ce qui se passera dans cette salle. On doit y amener un prisonnier, qu'une femme viendra trouver... tu écouteras bien attentivement toute leur conversation, et tu en garderas bien fidèlement la mémoire. (*A part.*) Oui, j'aurai peut-être besoin de le questionner pour savoir quel chemin la femme aura désigné au jeune homme qui doit fuir. Moi, je comprends ses gestes et son silence... Tu m'as bien entendu ? (*Lazare lui fait entendre que oui, et sort par la petite porte. Judaël seul.*) Je vais tout préparer, et je te surveillerai scrupuleusement, Galeotto !

Il sort par la gauche. Galeotto paraît au fond, suivi de Familiers qui amènent Juliano.

SCÈNE III.

GALEOTTO, JULIANO, FAMILIERS.

GALEOTTO.

Oui, porte-enseigne Juliano, la duchesse Nativa de Médicis a obtenu du gouverneur que vous fussiez conduit dans cette salle, où la captivité vous sera moins cruelle !

JULIANO.

Merci à qui m'a fait sortir de ce cachot sombre, où j'ai passé de mortelles heures...

GALEOTTO.

Maintenant, laissons-le seul. (*Aux Familiers.*) Venez !

Il sort avec eux.

SCÈNE IV.

JULIANO, *puis* LAZARE.

JULIANO.

Ils m'ont laissé seul... Voyons ! voyons, que je relise cet écrit mystérieux que je pouvais à peine déchiffrer dans l'obscurité de ma prison. (*Il déploie un papier et lit.*) « Judaël a juré ta mort... » Cette nuit il doit te faire transporter dans les » prisons de l'Arsenal et t'y faire périr... Dans deux » jours on pourra venir à ton aide... cherche et » trouve un moyen de garantir jusque là ta vie.» Judaël veut me faire assassiner... mais qui m'a écrit cela ?... (*Apercevant Lazare.*) Quelqu'un !

LAZARE, *s'approchant de lui.*

Eh bien ! comment t'évaderas-tu ?

JULIANO.

Que veux-tu dire ?

LAZARE.

C'est moi qui t'ai jeté cet écrit par le soupirail de ton cachot.

JULIANO, *cherchant à cacher la lettre.*

Quel écrit ?

LAZARE.

Oh ! tu peux te confier à moi, Juliano !

JULIANO.

Mais qui donc es-tu ?

LAZARE.

Un prisonnier !

JULIANO.

Ton nom ?

LAZARE.

On me nomme ici Lazare ; mais ne t'inquiète pas du mystère qui m'enveloppe, et écoute-moi... Judaël ne t'accuse plus de vol... on t'accuse d'être l'amant de la duchesse de Médicis.

JULIANO.

Infamie !...

LAZARE.

Oui, c'est une infamie, n'est-ce pas, d'accuser le fils d'être l'amant de sa mère?...

JULIANO.

Que dis-tu?...

LAZARE.

Je sais tout; ne cherche pas à en deviner les causes, et dis-moi, pourras-tu parvenir à gagner tes assassins?...

JULIANO.

Comment? je suis pauvre.

LAZARE.

Mais par des promesses...

JULIANO.

Ils n'y croiront pas.

LAZARE.

Mais n'as-tu pas des amis parmi les officiers des prisons d'Etat?

JULIANO.

Aucun.

LAZARE.

Malheur! malheur!

JULIANO.

Ah! écoute!... oh! oui, je le tenterai.

LAZARE.

Quoi donc?

JULIANO.

On ne peut me conduire dans les prisons de l'Arsenal sans me faire traverser l'Arno!

LAZARE.

Non.

JULIANO.

Alors, que Dieu me soit en aide!

LAZARE.

Que feras-tu?

JULIANO.

Lorsque j'étais enfant à Naples et vivant sur le bord de la mer, j'ai souvent fait plusieurs lieues à la nage... et les plus habiles ne pouvaient égaler ma vitesse... Cette nuit, j'abandonnerai la barque, je me précipiterai dans le fleuve, et, nageant entre deux eaux, je tromperai les rameurs qui, si Dieu me secourt, chercheront vainement à me saisir encore; à la faveur de l'obscurité, je gagnerai le bord, et me traînant sur les mains... j'atteindrai les rues désertes de la ville, puis j'irai me cacher vivant, tandis que Judaël me croira noyé dans le fleuve...

LAZARE.

Mais si les eaux t'étouffent?... si ta force te trahit?...

JULIANO.

Dieu décidera.

LAZARE.

Si les archers fon feu sur toi?

JULIANO.

Dieu décidera, Lazare.

LAZARE.

Non, je ne veux pas que tu t'exposes ainsi.

JULIANO.

Veux-tu donc que j'aille me faire égorger dans les prisons de l'Arsenal?

LAZARE.

Non pas!

JULIANO.

Que veux-tu que je fasse?

LAZARE.

Je n'ai pas la force de te conseiller.

JULIANO.

Mais moi je veux avoir celle d'agir: tu m'as dit qu'on accusait ma mère, et je veux vivre dans l'espoir de la justifier ou de la venger un jour.

LAZARE.

Mais quand on publiera ta mort, comment saurai-je si elle sera vraie ou fausse?... Oh! je ne pourrai vivre dans cette horrible inquiétude, car je t'aime, moi, Juliano!

JULIANO, *lui prenant la main.*

Oui, tu m'aimes, toi qui me sauves... et ce que tu ordonneras je le ferai; mais par quel moyen?

LAZARE, *le menant à la fenêtre.*

Tiens! connais-tu cette maison?

JULIANO.

C'est celle de Mathéo mon père.

LAZARE.

Eh bien! si tu réussis, il faut qu'un signal...

JULIANO.

Oui, Lazare, si Dieu m'y conduit... avant même d'embrasser mon père et ma fiancée, je viendrai mettre une lumière à cette fenêtre obscure que tu vois d'ici.

LAZARE.

Bien, mon enfant; tu me le jures?

JULIANO.

Je le jure.

LAZARE.

J'entends des pas!

Il court écouter à la porte.

JULIANO.

C'est Judaël sans doute.

LAZARE, *traversant la scène.*

Qu'il ne me voie pas ici! (*Ouvrant la porte grillée à droite.*) Dieu soit avec toi! N'oublie pas le signal.

JULIANO.

Je te l'ai juré... (*Il ferme la porte sur Lazare.*) D'où me vient cette providence?... (*Avec inquiétude, voyant entrer un Garde par la porte de gauche.*) Oh! vient-on déjà m'entraîner dans les prisons de l'Arsenal? (*Voyant entrer Cosme.*) Le duc de Médicis!

Cosme fait un signe d'intelligence au Garde qui est entré devant lui, le Garde sort.

SCÈNE V.

COSME, JULIANO.

COSME, *à part, avec douleur.*

Seigneur, sois témoin de mon courage... (*A Juliano.*) Porte-enseigne Juliano, partez... cette porte vous est ouverte...

Il ouvre la porte par laquelle il vient d'entrer.

JULIANO.

A moi, monseigneur?

COSME, *tenant toujours la porte ouverte.*

A vous!... Fuyez sans retard; la sentinelle qui vient de sortir vous guidera jusqu'au bord de l'Arno, un batelier vous attend... vous traverserez le fleuve, et vous rencontrerez Mathéo, votre père adoptif, qui vous donnera les moyens de sortir sain et sauf des états toscans...et vous apprendra le motif qui me fait agir et la sainteté d'un serment qui vous sauve... Allez.

JULIANO.

Mais qu'ai-je donc fait pour mériter votre pitié?

COSME.

Que vous importe? soyez libre!

JULIANO.

Mais, monseigneur...

COSME.

Je vous défends de me questionner.

JULIANO.

Je me tais.

COSME.

Et je vous ordonne de partir.

JULIANO, *à part.*

Quel mystère!... Oh! ma mère, ma mère!... (*Haut.*) Mais au moins qu'il me soit permis...

COSME, *l'interrompant.*

Rien, Juliano, rien... en vous apportant la liberté, je vous ai commandé le silence et le départ.

JULIANO.

Et j'obéis, monseigneur.

Sur un geste du Duc, il sort. Le Duc ferme la porte sur lui.

SCÈNE VI*.

COSME, *puis* LA DUCHESSE.

COSME, *seul avec désespoir et résignation.*

Êtes-vous contens, frères Salviati?... j'avais droit de mort sur votre enfant, et j'ai fait taire ma fureur légitime et sanglante... Oh! n'est-ce pas qu'à mon tour je viens d'avoir dévouement et courage?... N'est-ce pas que j'ai reçu profonde blessure au cœur, et que moi aussi je suis un martyr?... (*Entendant du bruit.*) Mais qui vient ici?

LA DUCHESSE, *entrant par la porte à droite au deuxième plan.*

Juliano... c'est moi... Où donc es-tu?

LE DUC, *la reconnaissant, à part.*

Nativa!

Il se retire au fond.

NATIVA.

Mais il n'est pas ici!... Est-ce qu'on m'aurait trompée? (*Cherchant avec inquiétude; elle aperçoit le Duc.*) Grand Dieu!... le duc de Médicis!

COSME.

Oui, madame, le duc de Médicis, que vous avez trompé et qui vous a maudite.

LA DUCHESSE.

Monseigneur, vous savez donc...?

COSME.

Je sais tout, madame, et ce n'est pas votre juge que vous espériez trouver ici... vous veniez échanger avec le jeune homme des paroles consolantes et douces, et vous ne saviez pas y entendre prononcer votre sentence!

LA DUCHESSE.

Ma sentence!

COSME.

Votre sentence, madame.

LA DUCHESSE.

Et qu'ordonnez-vous, monseigneur?

COSME.

Que demain vous quittiez pour jamais le palais Médicis.

LA DUCHESSE.

Vous me chassez!... Et Juliano?

COSME.

Lui!... Je ne dois compte qu'à Dieu de mes projets, madame.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, JUDAEL.

JUDAEL, *entrant, effaré, par la gauche* *.

Monseigneur... (*Voyant la Duchesse.*) La duchesse ici!

COSME.

Que veux-tu, Judaël?

JUDAEL.

Après avoir parcouru vos appartemens, j'ai appris que vous aviez pris le chemin des prisons, et je vous cherchais, monseigneur, pour vous dire que moi, gardien de l'honneur des Médicis, j'ai secrètement épié les démarches de madame la duchesse, que j'avais prévu l'évasion préparée de Juliano, et que j'ai posté sur son chemin des hommes qui vont l'arrêter au passage et le conduire dans les prisons de l'Arsenal.

LA DUCHESSE, *à part.*

Que veut-il dire?

JUDAEL.

Si bien qu'en dépit de leur ruse insensée, nous pourrons faire juger en un jour et l'amant et la femme adultère.

LA DUCHESSE.

Adultère!... Juste ciel! (*Au Duc.*) Oh! vous n'aviez jamais eu cette pensée-là, monseigneur... Vous ne répondez pas? Mais c'est une calomnie infâme!

COSME.

Calomnie!... et votre portrait trouvé chez lui, madame?

JUDAEL.

Et vos entrevues la nuit?

LA DUCHESSE *se rapprochant vivement de Judaël***.

N'achevez pas... Et c'est vous, monseigneur, qui sur l'accusation de cet homme m'avez fait cette injure... vous qui m'avez maudite?... Oh! vous le pouvez, monseigneur; chassez-moi, répudiez-moi, tuez-moi, car je vous ai trompé... Mais Juliano n'est pas coupable... Je vous ai trompé, monseigneur, parce que notre mariage devait sauver mon

* La scène doit être obscure jusqu'à la fin de l'acte.

* La Duchesse, Cosme, Judaël.

** Cosme, la Duchesse, Judaël.

père, et j'ai craint qu'une révélation ne vous empêchât de m'épouser... et alors je n'avais pas retrouvé Juliano ; punissez-moi, monseigneur; mais pour Juliano, justice et liberté !

JUDAEL, *avec méchanceté.*

Oui, pour lui justice, madame !

LA DUCHESSE, *avec force.*

Il n'est pas mon amant, Judaël! Je suis sa mère.

COSME.

Sa mère !

JUDAEL.

Sa mère !

LA DUCHESSE, *s'agenouillant.*

Vous voyez, monseigneur, qu'il est innocent de la faute de Nativa Pazzi !

COSME.

Vous, sa mère!... Mais il est le fils de Juliano Salviati !

LA DUCHESSE.

Mort pour vous, monseigneur.

COSME.

Oui, mort pour moi... Et savez-vous quelles sont les paroles solennelles que j'ai dites à Salviati expirant dans mes bras ?... je lui ai juré de prendre la femme qu'il avait aimée pour mon épouse, et son enfant pour mon fils !

LA DUCHESSE, *se relevant.*

Vous, monseigneur ?

COSME.

Et pendant quinze ans j'ai cherché cette femme partout, excepté dans la famille des Pazzi, nos ennemis... et au bout de quinze ans, quand je fus forcé de contracter un mariage pour arrêter la guerre civile, la divine Providence me donnait pour épouse la veuve de Salviati, et lorsque la pauvre mère se dévouait pour son enfant, moi j'ai osé lui dire... Oh ! pitié! Nativa... Grâce pour moi, mon épouse bien-aimée !

LA DUCHESSE, *se jetant en pleurant dans ses bras.*

Oh ! monseigneur ! monseigneur !

COSME, *la serrant dans ses bras.*

Oh! je savais bien, Judaël, qu'elle n'était pas coupable !

JUDAEL, *à part.*

Enfer !

COSME, *à Nativa.*

Tu me pardonnes, n'est-ce pas?

LA DUCHESSE.

Oh ! je suis trop heureuse pour me souvenir.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, GALEOTTO.

GALEOTTO, *entrant par le fond.*

Messeigneurs, le porte-enseigne Juliano...

COSME, *l'interrompant.*

C'est mon fils... celui de la duchesse Nativa... Qu'on le rende libre, c'est ma volonté... c'est mon ordre.

GALEOTTO.

Monseigneur, comme il avait fait résistance aux archers qui l'arrêtaient sur une barque, il s'est précipité dans le fleuve, et n'a reparu sur aucune des rives de l'Arno.

LA DUCHESSE, *épouvantée.*

Mon fils !...

COSME.

A son aide! on peut le sauver encore... Galeotto, Judaël, à son secours !... à son secours!...

Il les entraîne vers la porte du fond.

LA DUCHESSE, *courant à eux.*

Laissez-moi vous suivre, monseigneur !

COSME, *l'arrêtant.*

Non, non, restez, Nativa... Aux hommes le danger, mais aux femmes la prière !... A son secours !... à son secours !

Il sort en les entraînant tous les deux. Comme ils viennent de sortir, Lazare ouvre la porte de gauche et paraît.

SCÈNE IX.

NATIVA, LAZARE.

LA DUCHESSE, *dans le délire.*

Mon fils !... mon enfant ! oh ! il va périr peut-être !... mais il faut que je coure au rivage !

LAZARE, *lui barrant le passage.*

Juliano n'est pas mort, madame !

LA DUCHESSE.

Que dites-vous ?

LAZARE.

Il a dû plus tôt que les archers atteindre le bord du fleuve... et marcher ou se traîner dans l'obscurité jusqu'à la rue voisine, qui le conduira chez Mathéo, son père...

LA DUCHESSE, *avec inquiétude et désespoir.*

Mais pourquoi cette dangereuse tentative ?

LAZARE.

Pour faire croire à sa mort, madame, et tromper ainsi le poignard assassin de Judaël...

LA DUCHESSE.

Oh ! vous ne m'abusez pas ?...

LAZARE.

Je dis la vérité, madame.

LA DUCHESSE, *avec force.*

Et vous espérez que Juliano sortira de cette lutte insensée ?...

LAZARE, *vivement.*

Comme je l'espérais, madame, lorsqu'il y a quinze ans je le reçus de vos mains, et l'emportai de la taverne en le cachant sous le manteau de Lazare.

LA DUCHESSE.

Lazare !

LAZARE, *s'inclinant devant elle.*

Femme ou fiancée de mon frère, soyez bénie, ma sœur !...

LA DUCHESSE, *courant à lui.*

Raphaël !... toi, mon frère... dans cette affreuse misère!

LAZARE.

Cette misère, ma sœur, aura servi à sauver Juliano.

LA DUCHESSE.

Et c'est toi son sauveur?... toi, prisonnier... Viens, Raphaël, je veux appeler et dire...

LAZARE.

Arrêtez, ma sœur... et partez sans que l'on puisse soupçonner notre entrevue... car depuis quinze ans l'on me croit muet dans cette prison maudite... et si l'on savait que j'ai parlé, la mort nous atteindrait ensemble... Partez! Ne m'accusez pas si je n'ai pas eu la force de me taire quand vous aviez tant besoin d'un mot consolateur.

LA DUCHESSE.

Sans cela la douleur m'eût tuée...

LAZARE.

Je le craignais, ma sœur, et cette crainte justifie mon imprudence... Allez!... Dieu nous guide au milieu de ces événemens mystérieux et terribles... Laissons agir la Providence, et ne provoquons ni combat ni vengeance. Allez!

LA DUCHESSE.

Je ne te quitterai pas, Raphaël.

LAZARE.

Mais en restant vous me perdez, ma sœur.

LA DUCHESSE.

Je pars... mais quand te reverrai-je?

LAZARE.

Demain!

LA DUCHESSE.

Où donc?

LAZARE.

Au palais Médicis.

LA DUCHESSE.

Tu y seras!

LAZARE.

J'y serai... Partez, partez, ma sœur... (*La Duchesse va pour sortir, puis elle s'arrête.*) Qu'attendez-vous?

LA DUCHESSE.

Je ne t'ai pas embrassé... Raphaël!

LAZARE, *lui tendant les bras.*

Oh! ma sœur!

LA DUCHESSE.

A demain, mon frère...

LAZARE.

A demain! ma sœur...

Elle sort par la porte, au deuxième plan, à droite.

SCÈNE X.

LAZARE, *seul; il court à la fenêtre.*

Et le signal... pas encore? Oh! mon Dieu, j'ai parlé dans l'espoir de ta grâce et de ta bonté, et maintenant, si le signal de salut n'arrivait pas... Il me semble déjà qu'il tarde bien à venir... Oh! ne me le faites pas attendre, mon Dieu! Juliano doit être à cette heure mort ou sauvé... et je ne vois pas le signal... J'ai dit à la mère que le fils était vivant... et si je l'avais trompée!... Oh! Seigneur, vous nous le conserverez, n'est-ce pas?... Allons, patience!... patience; peut-être a-t-il été forcé de prendre de longs détours pour arriver à la maison de Mathéo; peut-être arrive-t-il seulement dans la rue qui doit l'y conduire... enfin, c'est possible... Allons, patience, patience... mais en vain... je me rattache à l'espoir... il m'échappe... Oh! le signal!... le signal!

Il s'appuie sur les barreaux de la fenêtre; Cosme entre en cherchant des yeux.

SCÈNE XI.

COSME, LAZARE.

COSME.

Nativa... elle n'est plus ici... O mon Dieu!... comment la consoler?... Pauvre Juliano!... nulle trace, nul indice...

LAZARE, *l'apercevant, et à part.*

Le duc de Médicis...

COSME.

Mais où est donc Nativa? Oh! je dois tout craindre de son désespoir. (*A Lazare, qu'il aperçoit.*) La duchesse de Médicis, l'as-tu vue sortir de cette prison?

LAZARE.

Oui, monseigneur.

COSME.

Folle et désespérée, n'est-ce pas?

LAZARE.

Quand elle est sortie, monseigneur, elle semblait espérer et ne pleurait plus...

COSME.

Pauvre Nativa!... Oh! je n'ose me hâter auprès d'elle... car son espoir, je vais le briser avec un regard!

LAZARE.

Non, ne vous hâtez pas, monseigneur, ne vous hâtez pas.

COSME, *l'observant avec étonnement.*

Mais toi, qui me conseilles?... n'es-tu pas ce mendiant que ce matin on me disait être muet?

LAZARE.

Oui, monseigneur; j'avais trompé les archers et le gouverneur Judaël.

COSME.

Ce matin, j'avais pour toi compassion ou pitié...

Il s'éloigne.

LAZARE, *à part.*

Comment l'empêcher d'approcher la duchesse?

COSME, *se dirigeant vers la porte à droite.*

Mais que Dieu te pardonne, car ton infortune n'était qu'un mensonge.

LAZARE, *élevant la voix.*

Mensonge qui dure depuis cette nuit fatale que je passai dans la taverne de la Sainte-Marie.

COSME, *se retournant après avoir ouvert la porte pour sortir.*

De la Sainte-Marie?

LAZARE.

Cette taverne venait de vous porter bonheur,

vous l'aviez traversée pendant le jour... mais quand la nuit fut venue...

COSME, *se rapprochant* *.

Que s'y passa-t-il donc?

LAZARE.

Oh! c'est une longue histoire; mais vous pouvez l'écouter, monseigneur... car la duchesse espère encore, et votre absence prolongera son espoir... (*A part.*) Et pas de signal!

COSME.

Et que se passa-t-il dans la taverne ?

LAZARE.

Comme vous aviez fui, monseigneur, j'y entrai, moi, et je trouvai Giacomo le tavernier qui luttait contre l'agonie du poison... et Giacomo expirant me révéla qu'il mourait empoisonné par un homme qui, le même jour, lui avait donné de l'or pour qu'il en tuât un autre... Épouvanté, je jurai, non pas de venger Giacomo, mais l'homme qui avait été sa victime... et bientôt je tombai comme le tavernier, car moi aussi j'étais empoisonné...

COSME.

Ensuite?...

LAZARE.

Lorsque je recouvrai mes sens, j'étais couché sur les dalles d'une prison... et j'entendis des hommes qui parlaient autour de moi; long-temps leurs voix ne furent qu'un bourdonnement confus à mon oreille, mais peu à peu mes idées s'éclaircirent, et j'entendis que l'un d'eux disait: S'il revient à la vie, tâchez de découvrir s'il a le secret de Giacomo, et au premier indice, qu'il meure!... Un autre lui répondait que depuis deux jours on m'avait vainement questionné, et qu'il était probable que le poison m'avait paralysé la langue... Et ce mot me fit vivre, car mon silence absolu put convaincre mes geôliers de ce qu'ils avaient soupçonné; et quinze années se sont passées pendant lesquelles on a laissé vivre le muet, qu'on eût étranglé sans retard s'il eût dit un seul mot... Mais Lazare, espérant en Dieu, s'est fait muet comme la tombe en attendant patiemment le jour de la résurrection.

COSME.

Et ce jour est venu?

LAZARE, *regardant à la fenêtre.*

Pas encore, monseigneur... (*Avec désespoir.*) Mais cette lumière ne paraîtra donc pas?... Mon Dieu, c'est donc fini ?

COSME.

Que veux-tu dire?

LAZARE.

Rien, monseigneur, rien... Je ne veux plus, moi, ni consolation ni vengeance... je ne veux plus que la mort avec l'oubli de la terre et du ciel.

COSME.

Mais pourquoi donc?

LAZARE, *avec force.*

Parce que cette maison, que je regarde sans cesse, reste sombre et déserte, et que cette obscurité, c'est le désespoir d'une mère et la mort d'un enfant... parce que je viens de perdre le prix de quinze années de tortures... parce que le ciel est injuste, et que... (*Il reste comme pétrifié.*) Non, non, pardonnez-moi, mon Dieu, j'ai blasphémé... Je vois, je vois! (*Il court à la fenêtre.*) Mais est-ce une illusion?... Monseigneur... (*il fait passer le Duc près de la fenêtre*) regardez... (*avec délire*) cette maison vient de s'éclairer, n'est-ce pas * ?

COSME.

Oui; l'on vient de mettre une lumière près de cette fenêtre.

LAZARE.

Merci, mon Dieu!

COSME.

Et que veut dire ce signal?

LAZARE.

Que Juliano est sauvé, monseigneur.

COSME.

Que dis-tu?

LAZARE.

Il est vivant, sauvé, je le sais... je vous le jure, monseigneur.

COSME, *le faisant redescendre la scène avec folie.*

Lui, Juliano, mon fils sauvé!... (*S'arrêtant tout-à-coup.*) Mais qui donc es-tu, toi?

LAZARE.

Qui je suis?... Quinze années de souffrances m'ont donc bien changé?... Qui je suis! des cinq enfans du laboureur, il en reste un, mon père !

COSME.

Des cinq frères Salviati?

LAZARE.

L'aîné n'est pas mort du poison qu'il a bu dans la taverne de la Sainte-Marie.

COSME.

Raphaël?

RAPHAEL, *lui tendant les bras.*

Oui, Raphaël, mon père... Raphaël!

Après un moment de silence, Cosme va se jeter dans ses bras.

LAZARE, *pleurant.*

Oh! mon père! mon père!

COSME, *avec attendrissement.*

Et je ne t'avais pas reconnu... toi, le dernier de mes sauveurs!... et depuis quinze années enseveli dans ces prisons, tu as souffert sans vengeance!

LAZARE, *se relevant.*

Mais Dieu me gardait ma récompense; j'ai sauvé Juliano!

COSME.

Oh! maintenant je crois à son salut, Raphaël. Viens, sortons de cette prison; demain je te vengerai; viens sans retard annoncer toi-même à Nativa de Médicis le salut de son enfant.

LAZARE.

Oui, monseigneur, la duchesse l'espère, mais il faut le lui confirmer.

COSME.

Viens, que la pauvre mère te bénisse.

Ils montent la scène.

* Cosme, Lazare.

* Lazare, Cosme.

LAZARE, *l'arrêtant.*

Encore un mot, monseigneur.

COSME.

Qu'est-ce donc?

LAZARE.

Voulez-vous savoir le nom de la victime assassinée par Giacomo le tavernier?

COSME.

Quel est-il?

LAZARE.

Antonio de Médicis, votre frère, monseigneur.

COSME.

Antonio!

LAZARE.

Et voulez-vous savoir le nom de l'homme qui avait payé Giacomo pour l'assassinat de votre frère?

COSME.

J'allais te le demander.

LAZARE.

Judaël votre cousin, mon père!

COSME, *avec épouvante.*

Judaël!

LAZARE.

Et maintenant, Nativa de Médicis s'inquiète et vous attend; venez, mon père, venez.

Il entraîne Cosme. Le rideau tombe.

ACTE QUATRIEME.

Une salle du palais Médicis. Cette salle, de forme octogone, est entièrement garnie de tenture. A droite, fenêtre au premier plan; à gauche, au premier plan, porte latérale.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA DUCHESSE, *seule, près de la fenêtre.*

L'heure s'écoule et Juliano ne vient pas... Mathéo m'a pourtant bien promis de le convaincre de mes doutes... et malgré sa sage prudence... J'entends marcher!... C'est lui!...

JULIANO, *entrant, après avoir soulevé une draperie au deuxième plan à droite.*

Ma mère!...

LA DUCHESSE.

Juliano!... vivant, sauvé!...

JULIANO, *inquiet.*

Sommes-nous bien seuls?

LA DUCHESSE.

Sois sans crainte.

JULIANO.

Vous le voyez, ma mère... j'ai échappé à tous les périls... Mathéo m'a dit que ma présence seule vous convaincrait de mon salut... j'ai sans hésité pris le chemin secret qu'il m'a désigné, et maintenant que j'ai pu vous convaincre et vous consoler, je veux repartir aussi secrètement que je suis venu.

LA DUCHESSE.

Ne pars pas encore, Juliano.

JULIANO.

Et si l'on m'apercevait, si l'on nous voyait ensemble... Vous ne savez donc pas que Judaël ose me dire votre amant?... Mais soyez sans frayeur, car il faut qu'à la faveur du mensonge qui me cache, et avec l'aide de Dieu, qui sera juste, il faut que je vous délivre de cet homme, qui sans cela vous oserait flétrir aux yeux de la Toscane entière.

LA DUCHESSE.

Mais je pourrais le démentir, moi.

JULIANO.

Et comment? en publiant ma naissance, en acceptant un déshonneur pour en effacer un autre. Non, ma mère, grâce à Judaël, tout le monde me croit mort, et quand je vous aurai délivré de lui, l'on n'accusera ni l'amant d'avoir voulu venger sa maîtresse, ni le fils d'avoir combattu pour l'honneur de sa mère... l'on cherchera son victorieux adversaire parmi les vivans... et l'on me croit mort, ma mère.

LA DUCHESSE.

Oh! tu as bien, mon enfant, l'âme et le cœur de ton père! Mais sais-tu ce que j'ordonnerais à Judaël, s'il entrait maintenant ici et nous trouvait ensemble?

JULIANO.

Quoi donc, ma mère?

LA DUCHESSE.

Je lui commanderais, moi, duchesse de Médicis, de céder le pas au fils de Juliano Salviati.

JULIANO, *épouvanté.*

Qu'osez-vous dire? si l'on vous entendait!

LA DUCHESSE, *élevant encore la voix.*

Je ne crains plus maintenant les espions ou les traîtres... la pauvre mère qui s'est si long-temps résignée peut maintenant se donner cette joie de te dire sans crainte: Lève noblement la tête, enfant; car tu es ici dans le palais de ta mère, où tu as le droit de commander, et peut-être aussi d'y punir Judaël.

JULIANO.

Que dites-vous?

LA DUCHESSE.

Oui, mon enfant, et je puis encore... vois combien la Providence est bonne! je puis dire en te désignant à tous les hérauts et serviteurs du palais Médicis: Saluez, messieurs, saluez mon fils.

JULIANO.

Mais c'est folie!...

LA DUCHESSE.

Non pas, mon enfant, c'est justice... et désormais tu pourras, toi, leur dire en me donnant la main: Je suis le protecteur de Nativa de Médicis; inclinez-vous, messieurs, et respectez ma mère.

Lazare, qui a soulevé une draperie au deuxième plan à gauche, entre et se tient au fond.

JULIANO.

Quoi! je pourrais avouer ma mère... me faire son appui, sa sauve-garde, et défier publiquement Judaël!... Oh! mais c'est un rêve! non, je n'ose...

je ne puis y croire... Oh! dites-moi, ma mère, que ce n'est pas mensonge...

LAZARE, *s'avançant.*

C'est la vérité, Juliano.

JULIANO, *se retournant.*

Lazare ici!

LA DUCHESSE.

Il ne s'appelle plus Lazare, mais Raphaël Salviati.

JULIANO, *courant à lui.*

Le frère de Juliano, mon père!

LAZARE.

Oui, mon enfant... mais pour un instant encore étouffe les battemens de ton cœur... comme moi, comprime les élans de ta tendresse, car cette heure qui s'écoule doit être pour nous tous celle de la lutte et de la vengeance. (*A la Duchesse.*) Madame la duchese, Judaël vient d'arriver au palais... comme vous l'aviez prévu, il s'est hâté de demander aux gardes s'ils avaient vu Lazare, et, fidèles à vos ordres, ils lui ont dit que j'étais dans cette salle, ici, et que j'y étais bien seul... Il va venir m'y trouver sans retard.

LA DUCHESSE.

Viens, Juliano, viens.

JULIANO.

Que voulez-vous donc faire?

LA DUCHESSE.

Viens, je te confierai nos projets... tous nos projets, entends-tu?...

LAZARE.

Je vous attends au rendez-vous.

LA DUCHESSE.

Nous y serons tous. (*A Juliano.*) Ta main, mon fils.

Ils sortent vivement par la draperie à gauche.

SCÈNE II.

LAZARE, *puis* JUDAEL.

LAZARE, *seul.*

Et maintenant, Seigneur, achevez votre ouvrage. (*Réfléchissant.*) Judaël, qui croit que le duc m'a fait amener au palais pour me questionner, veut, dit-il, se hâter de me faire fuir, car il craint que je ne devienne dangereux pour lui... il veut m'éloigner par prudence... et par prudence aussi sans doute il veut me faire tuer plus loin... mais, Dieu aidant, il n'y réussira pas... Mais pourrai-je le tromper maintenant? ne découvrira-t-il pas l'espoir et la joie peints sur mon visage?... Oh! non, la joie doit s'effacer au souvenir de mes souffrances. Revenez à moi, ma patience et ma haine!... Voici Judaël! pour une fois encore, sois le muet Lazare!

JUDAEL, *entrant par la draperie de droite.*

Lazare... le voici... (*Il s'en approche.*) Le duc t'a donc fait amener près de lui?

LAZARE, *geste affirmatif.*

JUDAEL.

Sans doute il t'a fait mille questions?

LAZARE, *geste affirmatif.*

JUDAEL.

Et tu ne m'as pas trahi?

LAZARE, *geste négatif.*

JUDAEL.

C'est bien... il t'a laissé seul ici?

LAZARE, *geste affirmatif.*

JUDAEL.

Mais tu l'attends, il doit y revenir?

LAZARE, *geste affirmatif.*

JUDAEL.

Et tu peux remercier Dieu de ce que le duc t'a fait venir au palais; je ne lui dois plus compte du prisonnier qu'il a fait sortir de prison; et tu vas jouir aussitôt de ta liberté; car j'ai profité de son imprudence pour préparer ton évasion, et tenir la promesse que je t'ai faite; mais pour que ta fuite soit bien assurée, pour qu'on ne puisse te saisir encore avant que tu sois parti de la Toscane... tu suivras bien exactement le chemin que je vais t'indiquer, et sur lequel tu rencontreras des protecteurs... (*Lazare l'écoute avec une grande attention.*) Tu vas sortir par cette porte (*il désigne la porte au premier plan à gauche*), et descendras le grand escalier de marbre, au bas duquel tu trouveras Galcotto, qui t'affublera d'un manteau, te fera sortir du palais et t'accompagnera jusqu'à la ville de Pise; là vous trouverez un voiturier qui te conduira jusqu'à la frontière... et, libre alors, tu pourras gagner la France, où mes bienfaits te suivront.

LAZARE, *le remercie du*

JUDAEL.

Va, Galcotto t'attend... Bonne chance, Lazare; va et sois heureux; oublie Judaël, Florence et ses prisons... ne rentre jamais en Toscane, et surtout ne cherche jamais à révéler ce que tu as vu, ce que tu as entendu, enfin ce que tu sais; car il t'en adviendrait malheur... Mais ton infirmité me répond de ta discrétion, et je n'ai pas besoin de te recommander le silence.

LAZARE.

Et si je ne voulais pas le garder, monseigneur?... (*Judaël, épouvanté, recule de plusieurs pas en arrière. Après un moment de silence, il tire son épée pour en frapper Lazare; celui-ci tire la sienne, qu'il a cachée sous son manteau.*) Et moi aussi je suis armé... Mais pas de duel... je te tuerais; d'ailleurs... un frère Salviati ne s'est jamais battu contre un seul homme.

JUDAEL, *anéanti.*

Salviati!

LAZARE.

Oui, Raphaël Salviati, qui a reçu le dernier soupir de Giacomo, à qui tu avais payé l'assassinat d'Antonio de Médicis, ton parent.

JUDAEL.

C'était toi?...

LAZARE.

Et celui qui a jeté le cri de veille aux sentinelles pour sauver Juliano qu'on devait assassiner par ton ordre, c'était encore moi, Judaël.

JUDAEL, *tremblant.*

Et maintenant que veux-tu?

LAZARE.

Me venger de quinze années de souffrances.

JUDAEL.

Et comment?

LAZARE.

En te livrant au tribunal de Florence.

JUDAEL.

Mais où sont donc tes preuves?

LAZARE.

Mes preuves ?...

JUDAEL, *avec espoir.*

Tu n'en as pas.

LAZARE.

J'en trouverai...

JUDAEL.

Lesquelles?... ton témoignage?... Accusateur, tu ne peux être un témoin... pour faire condamner un homme à mort, il faut prouver... Lazare, tu sais que j'ai fait assassiner Antonio... mais Giacomo, qui l'a frappé, est depuis quinze ans enseveli dans le cimetière de Fiésole... Tu sais que j'ai voulu faire tuer Juliano; mais Galeotto, mon seul complice, ne l'avouera pas, lui qui se perdrait aussi... Qui donc invoqueras-tu?... Tu ne réponds pas... Prends-y garde, Lazare, il est dangereux d'accuser sans preuves, et mieux voudrait pour toi te taire et partir.

LAZARE.

Et ma vengeance?...

JUDAEL.

Mais qu'espères-tu donc?

LAZARE.

Je veux, dussé-je y périr, former une accusation publique contre toi...

JUDAEL.

Elle te coûtera la vie.

LAZARE.

Je veux te forcer à paraître devant un tribunal.

JUDAEL.

Je le défierai, ton tribunal.

LAZARE.

Tu le défieras? Eh bien! défie-le donc, maintenant.

Il court ouvrir un grand rideau au fond, et l'on voit le tribunal assemblé et présidé par Cosme de Médicis, qui se tient debout devant les autres juges et appuyé sur la duchesse de Médicis, qui est à sa gauche. A quelques pas de lui, à droite, on voit le bourreau.

JUDAEL, *épouvanté.*

Trahison!...

Il va pour fuir par la porte à gauche; Juliano, l'épée nue, paraît et lui barre le passage. Judaël reste anéanti. Sur un geste de Cosme, le bourreau passe lentement, et va se placer auprès de lui.

COSME, *à Juliano.*

Et maintenant, Juliano, à ma droite, toi notre héritier.

Juliano va se placer à la droite de Cosme.

LAZARE, *glorieux.*

Remercions Dieu, mon père, nous sommes vengés.

FIN.

IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, 46, au Marais.

